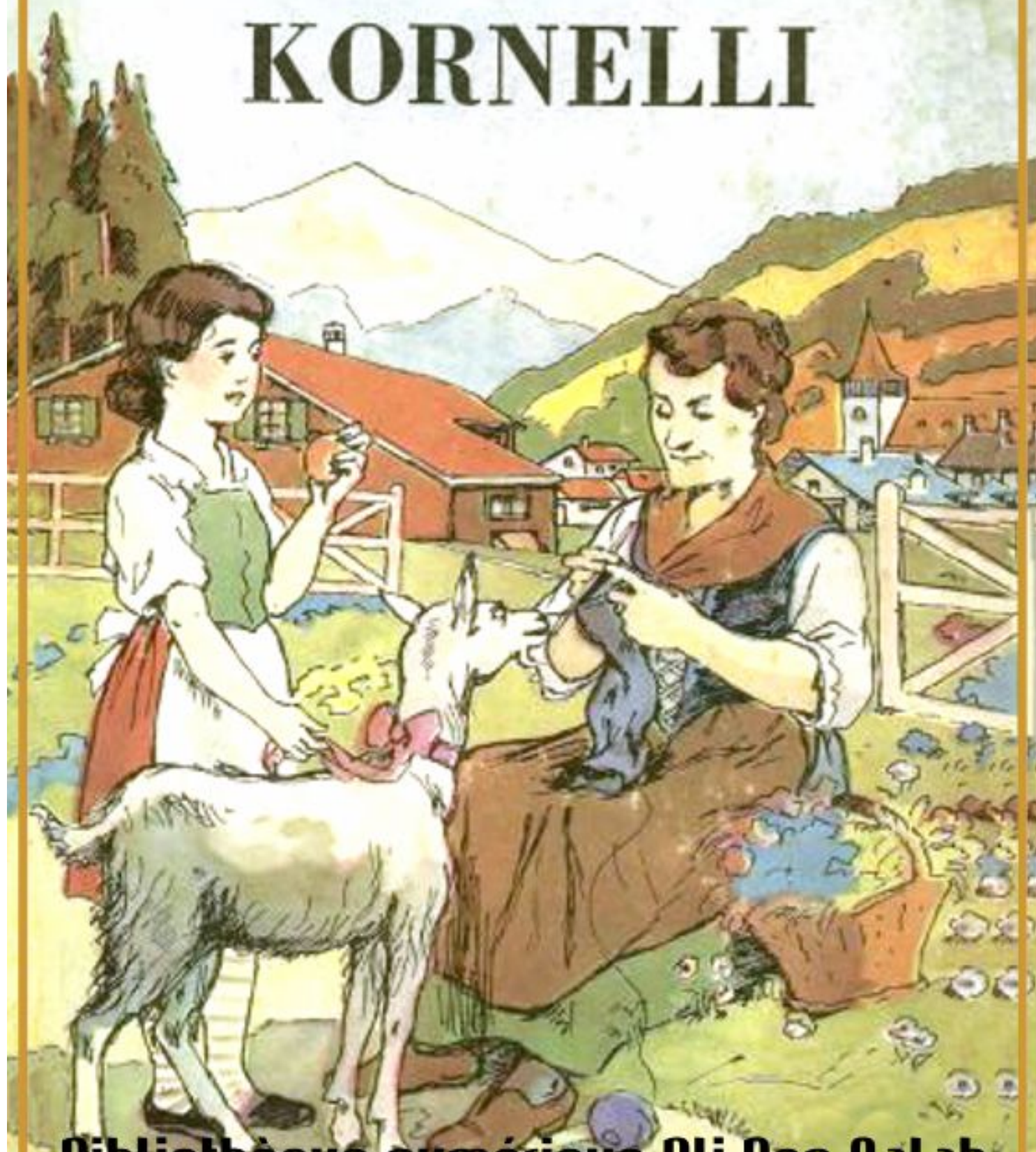


JOHANNA SPYRI

KORNELLI



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Johanna Spyri



Kornelli

une histoire pour les enfants et pour ceux qui les aiment

Roman pour enfants

Traduction de Ch. Tritten

1962



KOTOBONLINE
Pour Enfants

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

KORNELLI

CHAPITRE PREMIER

À ILLERBACH

Une bise assez violente soufflait dans les cimes vertes des jeunes hêtres de la forêt. Une petite fille gambadait dans les taillis. On voyait à ses joues rouges et à ses cheveux flottant au vent sa joie de vivre en sauvageonne. Elle s'arrêta soudain de courir et chanta si fort que les oiseaux effrayés s'envolèrent.

L'écho lui répondait, ce qui la faisait rire aux éclats. Enfin elle atteignit un vieux chêne majestueux dont elle contempla longuement les branches agitées par le vent de plus en plus violent.

Puis elle se remit à courir sur le sentier de la vallée, heureuse de voir tant de belles fleurs qui répandaient un délicieux parfum.

Elle arriva près d'une maisonnette sur le bord d'un torrent, admirant sans se lasser les Alpes découpant leurs cimes sur le ciel au coucher du soleil. C'était dans cette chaumière qu'habitait sa vieille amie, Marthe la couturière.

De gros œillets et de beaux géraniums fleurissaient la petite galerie de la maison. La sauvageonne grimpa l'escalier en sautant et s'écria :

— Marthe ! Entends-tu le vent ?

— Oui, je l'ai déjà entendu toute la nuit. Puis, tendant la main à l'enfant :

— Viens près de moi, que j'arrange tes cheveux et que je mette tes habits en ordre.

Marthe coiffa la fillette et raccommoda son tablier déchiré.

— Ne couds plus, dit Kornelli en observant les doigts de la vieille tout meurtris par les aiguilles.

— Ce n'est pas ce petit ouvrage qui me blesse, répondit Marthe. Si mes doigts sont dans cet état, c'est la faute aux gros travaux. Les vêtements des ouvriers de l'usine sont faits d'une étoffe très rude et j'en ai raccommodé hier toute la journée.

— Tu ne le feras plus jamais, Marthe, dit la petite, ils n'ont qu'à s'en occuper eux-mêmes.

— Non, je suis trop heureuse d'avoir ce travail, expliqua la vieille. Comment pourrais-je vivre sans cela ?

— Je n'y avais pas songé, répondit l'enfant.

— Ma chère petite, reprit Marthe, j'ai un grand service à te demander. Comme j'ai beaucoup de peine à écrire, je te prierai de le faire pour moi.

— Que dois-je écrire ?

— Eh bien, voilà. Pour me permettre de nouer plus facilement les deux bouts, je voudrais prendre pour l'été un ou une pensionnaire et il faudrait faire une annonce qui paraîtrait dans un journal.

L'enfant se mit au travail et elles allèrent ensemble porter l'annonce à la poste.

Kornelli désirait rester en compagnie de Marthe, qui racontait de belles histoires, mais les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Elle se hâta de prendre le sentier qui conduisait à la villa de son père, directeur de l'usine métallurgique. Quelques minutes après elle arriva chez elle.



Elle entra en coup de vent dans la salle à manger où son père lisait un journal. Il ne remarqua pas l'arrivée de sa fille et celle-ci avala rapidement son repas.

S'apercevant enfin de sa présence, son père lui dit :

— Kornelli, je vais être obligé de m'absenter pour un temps assez long, et j'ai prié ma cousine de venir s'occuper de toi et de la maison. J'espère que tu seras obéissante et que tu t'accorderas bien avec notre parente ainsi qu'avec M^{lle} Rouge, son amie intime, qui profitera de l'occasion pour passer l'été ici.

L'enfant ne répondit rien, mais son visage reflétait assez le déplaisir que lui causait cette nouvelle.

CHAPITRE II

LA FAMILLE RANDIN

Un après-midi de mai, un gros monsieur essoufflé, âgé d'environ cinquante ans, montait la rue Saint-François et s'arrêtait de temps à autre pour reprendre haleine. Parvenu au terme de sa course, il entra dans une maison d'apparence modeste, et consulta les noms inscrits sur les boîtes aux lettres. Il monta ensuite jusqu'au sixième étage où il pressa sur le bouton de la sonnette. Une femme vêtue de noir vint lui ouvrir et l'introduisit dans le salon, le priant de s'asseoir.

— Je suis heureuse de votre visite, monsieur le professeur, mais je suis peinée de vous voir monter des escaliers si fatigants. Je me serais volontiers rendue chez vous si vous me l'aviez demandé.

— Vous avez eu tort, madame, dit le professeur qui était en même temps le tuteur des enfants, d'être venue habiter la ville. L'air y est moins vif et moins sain qu'à la campagne. Je crains que vos enfants n'en pâtissent.

— Je suis de votre avis, mais je désirais ardemment qu'ils puissent poursuivre leurs études. Vous savez que cela n'est guère possible à la campagne.

— Il y a évidemment de bonnes écoles en ville, répliqua le professeur. Mais, au fait, que voulez-vous faire apprendre à vos enfants ?

— L'aînée, Germaine, peint déjà très bien et la cadette, Agnès est douée pour la musique. Je pense qu'elles pourront, toutes deux, plus tard, enseigner leur art.

— Ah, oui ! je comprends, elles désirent devenir des artistes, mais je suis persuadé que dans quelques années elles seront dans la misère. Ne serait-il pas préférable de leur faire apprendre la couture ou un autre métier leur permettant de gagner leur vie et de vous aider ?



La mère ne répondit rien, mais son visage prit une expression de tristesse.

— Si je vous parle ainsi, madame, poursuivit le professeur, c'est dans leur intérêt ainsi que dans le vôtre. Je déplore leur absence, car je suis certain qu'elles seraient de mon avis. Les enfants sont plus avancés qu'autrefois. Quel âge ont-elles ?

— Germaine a quatorze ans, Agnès douze. Quant au garçon, Jacques, il aura bientôt onze ans.

— C'est bien jeune encore, mais essayez de convaincre les fillettes d'apprendre le métier de couturière.

Le professeur, tout à son discours, n'avait pas remarqué l'arrivée d'un petit garçon qui se cachait derrière sa mère et qui se rapprocha sur un signe qu'elle lui fit.

— J'oubliais encore le dernier, dit le professeur. Quel âge as-tu ? Comment t'appelles-tu ?

— Max, répondit l'enfant, et j'ai cinq ans.

— Que penses-tu faire plus tard ? poursuivit le professeur en lui caressant la tête.

— Je serai général, répliqua Max d'une voix martiale.

— Je remarque, madame, que vos enfants ont de grandes ambitions, mais ils apprendront par la suite qu'on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

— Ce désir lui a été suggéré par une image qu'il a vue dans un livre et qui représente un général, expliqua la mère.

Sur ces paroles, le professeur prit congé de M^{me} Randin. Dans l'escalier, il rencontra une jeune fille qui montait rapidement. Il l'arrêta au passage :

— Comment t'appelles-tu, fillette ?

— Germaine Randin.

— Ah ! sais-tu, petite, que je suis venu conseiller ta mère ? Essaye de comprendre ce que je lui ai proposé, c'est dans votre intérêt commun.

Il serra la main de la jeune fille qui reprit sa course. Impatiemment, comme chaque jour, le petit Max attendait le retour de ses sœurs et de son frère.

— Germaine, dit-il aussitôt, il est venu un gros monsieur qui a dit à maman qu'il ne fallait pas que tu continues à peindre.

La fillette chercha sa mère et finit par la trouver dans la cuisine où elle se précipita en criant :

— Est-ce vrai, maman, que je ne pourrai plus peindre ?

— Ne t'énerve pas, mon enfant, repartit la mère, nous parlerons de tout cela ce soir avec ta sœur Agnès. Peu après Jacques et sa sœur apparurent. On se mit à table et chacun mangea de bon appétit, à l'exception de Jacques qui ne cessait de tousser.

— As-tu autant toussé à l'école ? demanda la mère.

— Oui, et le professeur m'a dit que j'aurais mieux fait de rester à la campagne où l'air est plus vif et meilleur. Je lui ai répondu que le latin ne s'apprenait pas là-bas.

La mère s'inquiétait de la santé de son fils qui restait maigre et chétif. Les enfants firent leurs devoirs pendant qu'on mettait le petit Max au lit. Quand il fut

endormi, la mère annonça aux fillettes et à Jacques qu'elle avait à leur parler de leur tuteur et de ses avis.

Les jeunes filles furent désolées et se mirent à pleurer. Germaine ne pensait qu'à la peinture et Agnès qu'à la musique. Comme Jacques n'était pas en cause, il gardait son soutire habituel.

Germaine, vexée, lui dit :

— Si tu devais apprendre le métier de tailleur, tu ne sourirais pas comme ça.

La maman l'interrompt :

— Jacques, tu me donnes bien du souci, je désirerais beaucoup te voir passer les vacances à la campagne. Il faudrait trouver quelque chose de simple, mes moyens ne me permettant pas davantage. Veux-tu regarder dans les annonces du journal s'il y a quelque chose qui te convienne ?

Jacques lut à haute voix les différentes propositions. L'annonce de Marthe leur plut beaucoup et la mère écrivit immédiatement.

CHAPITRE III

MARTHE RACONTE UNE HISTOIRE À KORNELLI

Ce jour-là, Kornelli était partie de bonne heure, car Marthe lui avait promis de lui raconter une histoire vraie et touchante. Elle fut très heureuse de voir la vieille femme qui l'attendait sur la galerie de la maisonnette.

— Bonjour, Marthe ! Tu vois comme je suis matinale.

— Je savais que tu viendrais tôt, ma petite. Allons, monte et assieds-toi près de moi.

Kornelli obéit aussitôt.

— Tu sais, Kornelli, commença Marthe, comme c'est bon en plein été de traverser les prairies qui sentent toutes sortes de parfums, avec des fleurs de toutes les couleurs et plus belles les unes que les autres. C'est dans des prairies aussi plaisantes que se trouve le petit village de Baro.

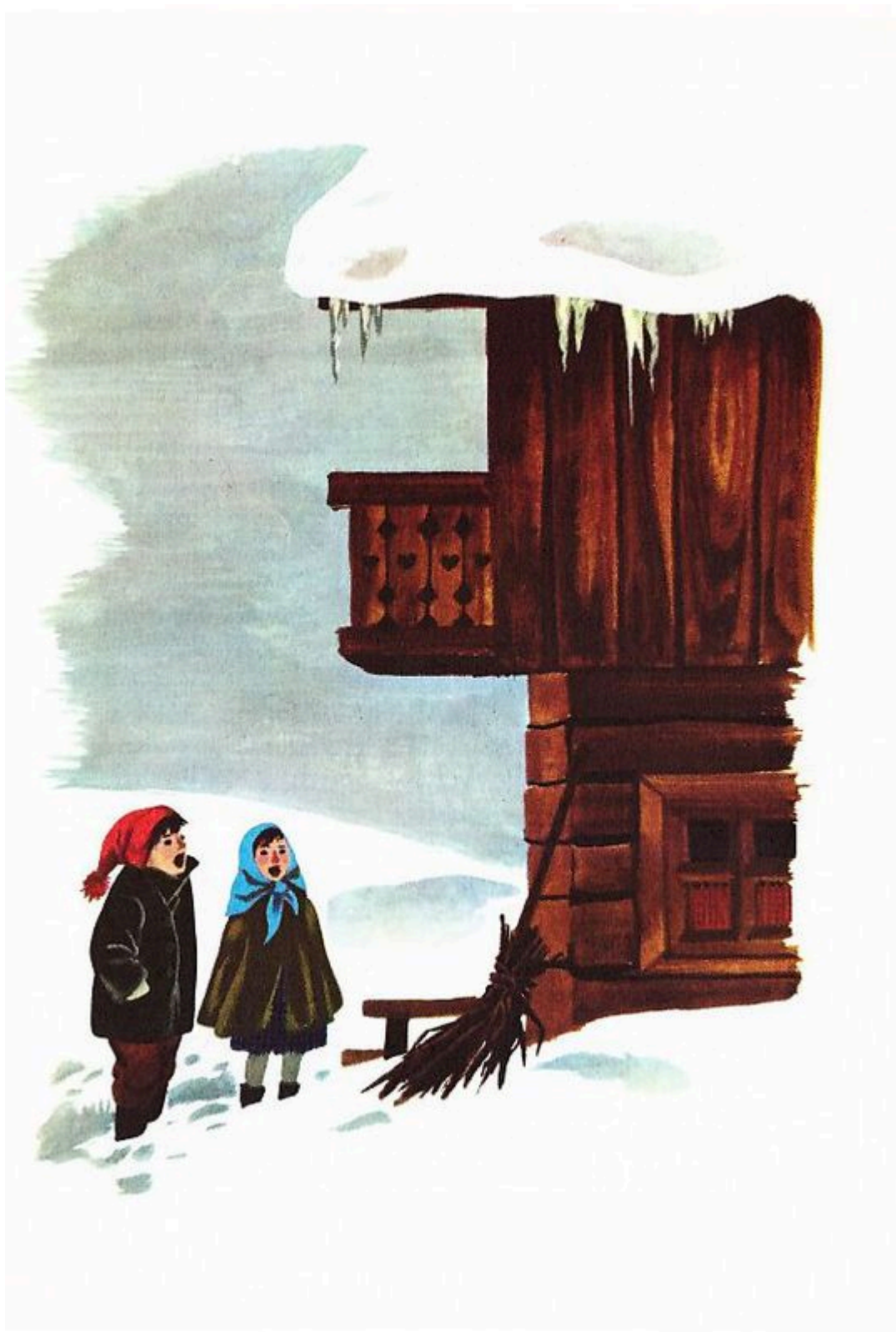
Des noyers s'élèvent tout autour et étendent leur ombre sur les pentes douces qui descendent jusqu'au lac. À l'extrémité du village, une belle route monte jusque sur les hauteurs et atteint les belles forêts de sapins qui dominent la région. À l'autre extrémité, la route se perd au milieu de la jolie campagne. Au milieu du village, un petit sentier conduit près d'un ruisseau où s'élève un vieux et solide noyer. Le voyageur aime s'y arrêter pour contempler les Alpes dans le ciel bleu, scintillantes au soleil ; de petits chalets avec leurs étables sont échelonnés tout le long de la pente. Tout en haut, on en distingue un plus petit que les autres, qui semble être là par hasard. C'est dans cette cabane que vivait autrefois mon cousin Louis le faneur. Malheureusement il mourut de bonne heure, laissant sa femme, Irène, se débattre avec ses deux enfants, au milieu de difficultés de toutes sortes, Raoul était un fort garçon, mais sa sœur, avec ses beaux cheveux dorés et son visage frêle, paraissait plus délicate. Louis et Irène avaient toujours vécu heureux

et paisibles. La femme restait à la maison, pendant que Louis se rendait de grand matin à son travail et ne rentrait que tard dans la soirée.

Irène avait toujours considéré ses deux enfants comme son bien le plus précieux et, depuis la mort de son mari, ils étaient sa consolation. Toujours propres et bien habillés, en les voyant on ne se serait jamais douté qu'ils sortaient de la plus misérable cabane du pays. Irène travaillait toute la journée, jamais une plainte ne sortait de sa bouche, dans le sourire de ses enfants, elle trouvait sa plus belle récompense.

Cette année-là, l'automne était arrivé de bonne heure, les bois s'étaient lentement dépouillés, les feuilles tournoyaient et couvraient le bord des chemins. Un brouillard dense estompait le paysage.

Pour les deux enfants, la saison triste était à la porte. Adieu les rires, adieu les fleurs et les chauds crépuscules. Leurs cœurs redoutaient secrètement l'approche de l'hiver. Celui-ci s'annonça tout de suite très rigoureux. À la fin d'octobre une épaisse couche de neige recouvrait déjà la terre. La mère était pourtant obligée de sortir, mais elle ne le faisait que lorsque les provisions étaient épuisées. Bien des fois les enfants l'entendirent soupirer ; elle se demandait comment elle nourrirait sa famille pendant de si longs mois.



Elle avait très peu de travail et quand elle restait une semaine sans rien gagner l'angoisse l'étreignait. Le peu de lait que leur donnait la chèvre et quelques pommes de terre composaient leur unique nourriture. La situation était si angoissante que la pauvre mère n'en dormait presque plus.

Autrefois, quand les enfants étaient couchés, elle leur chantait une chanson pour les endormir, mais à présent le courage lui manquait.

Un soir que le vent soufflait en rafales et que le petit chalet gémissait de toutes parts, Pierrette s'était endormie et rien ne semblait devoir la réveiller. Raoul, les yeux grands ouverts, regardait sa mère occupée à reprendre des vêtements qu'on lui avait apportés.

Il s'écria soudain :

— Mère, pourquoi ne chantes-tu plus comme autrefois ?

— Mon pauvre enfant, répondit-elle en soupirant, c'est parce que je n'en ai plus la force.

— Eh bien, moi, je vais chanter ! Et Raoul chanta sans se tromper les couplets si souvent entendus.

La mère l'écouta, les larmes aux yeux ; elle l'embrassa en lui disant :

— Quelle bénédiction ! Tu pourras m'aider à acheter du pain pour toi et Pierrette. Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

— Certainement, et tout de suite, répondit Raoul en bondissant hors de son lit.

— Non, non, pas maintenant, mais je vais t'apprendre un chant. Quand viendra le jour de l'An, tu iras le répéter devant les portes des maisons et les gens te donneront volontiers du pain, des noix et même quelque argent.

La leçon commença dès le lendemain et Pierrette voulut accompagner son frère.

Le mois de décembre touchait à sa fin. Avant le jour de l'An, la mère fit répéter ses enfants encore une fois. Elle fut heureuse de constater leurs progrès.

Le Premier Janvier, les enfants se rendirent à la ville. Après avoir chanté devant quelques auberges, ils reçurent assez d'argent pour mettre

momentanément leur mère à l'abri des soucis.

Le printemps arriva. Le soleil reparut chaud et brillant et les enfants purent de nouveau s'asseoir devant le chalet.

L'hiver avait cependant été trop rude pour la pauvre mère qui était complètement à bout de forces. Les deux enfants, constatant sa détresse, descendirent un jour à la ville. Ils approchèrent d'une auberge dans laquelle retentissaient des rires et des chansons.

Ils hésitèrent avant d'entrer, mais la pensée de leur mère leur donna du courage et ils pénétrèrent dans la salle où des étudiants fêtaient la fin de leurs études. Les enfants commencèrent à chanter.

— Silence ! cria tout à coup d'une voix de tonnerre le plus grand des étudiants. Silence ! vous autres, j'entends chanter, nous aurons de la musique pendant le repas. Approchez, approchez, ne craignez rien, ordonna-t-il aux enfants.

Raoul et Pierrette s'avancèrent et chantèrent de nouveaux couplets.

— Miséricorde ! sommes-nous dans un autre hémisphère ? Il paraît qu'on fête le jour de l'An ici, s'écria un étudiant du nom de Barberousse.

— Cessez ce tapage, répliqua un autre ; voyez comme cette petite a peur, vous l'effrayez.

Tous les regards se tournèrent vers Pierrette qui se serrait tremblante contre son frère.

— Maximilien, prends la fillette sous ta protection, ordonna Barberousse d'un ton impératif. Et en avant la chanson !

Un tonnerre d'applaudissements salua la fin et chacun voulut donner à manger aux braves petits.

Pierrette, que sa longue marche avait mise en appétit, planta résolument sa fourchette dans un morceau de viande. Mais, au moment de manger, elle jeta un regard du côté de son frère ; alors, voyant qu'il ne mangeait pas, elle laissa son morceau de viande.

— Pourquoi ne mangez-vous pas ? demanda Barberousse.

— Ah ! si seulement j'avais un sac, j'y mettrais ma part pour la porter à ma mère ! Elle n'avait même pas un morceau de pain lorsque nous sommes partis, répondit le garçonnet.

Ces paroles remplirent les jeunes gens de tristesse. Les uns s'écrièrent qu'il fallait lui procurer un sac et le laisser faire comme il l'entendait, tandis que les autres voulurent savoir où était la mère et si elle habitait dans le voisinage.

Raoul leur répondit qu'elle habitait un chalet sur la montagne.

— Alors, vous devez avoir très faim ; je veux que vous mangiez, nous verrons ensuite, ordonna Barberousse.

Les enfants ne se le firent pas répéter. Pendant ce temps, Irène était sortie. Inquiète de ne pas voir ses enfants rentrer, elle s'apprêtait à descendre l'étroit sentier, quand elle aperçut un groupe de messieurs qui gravissaient la colline. Ils parlaient avec animation.

— Pourvu qu'ils ne m'apportent pas de mauvaises nouvelles ! se dit la mère, incapable de faire un pas de plus.

— Mère ! Mère ! entendit-elle tout à coup, nous arrivons. Si seulement tu pouvais voir tout ce que nous apportons !

La surprise d'Irène s'accrut quand les étudiants la saluèrent comme une vieille connaissance. Barberousse, qui était le plus grand de la troupe, lui remit une quantité de provisions qu'elle accepta avec joie. Puis, après avoir salué la mère et les enfants, les jeunes gens reprirent le chemin du retour.

Quelques semaines plus tard, Irène vit arriver le facteur avec plusieurs paquets renfermant des vêtements ainsi qu'un rouleau d'argent.

Le temps passa très vite, l'hiver revint, mais grâce au courage des deux enfants et à la générosité des étudiants, la crainte ne régnait plus au foyer d'Irène. Toute la famille aurait une belle journée de Noël et chanterait de tout son cœur.

— Tu vois, conclut la vieille Marthe, que beaucoup d'enfants n'ont pas la chance d'habiter une maison où ils ont tout ce qu'ils désirent. Tu dois donc apprécier ton bonheur et être très sage.

La fillette s'était vivement intéressée au récit de Marthe ; mais comme l'heure était avancée elle embrassa sa vieille amie et regagna la maison paternelle.

CHAPITRE IV

UNE ARRIVÉE DÉSAGRÉABLE À ILLERBACH

Le lendemain, une grande effervescence régnait dans la maison du directeur. On attendait la cousine Dorner et M^{lle} Rouge, son amie. Le directeur s'avança à leur rencontre et les remercia chaleureusement d'avoir accepté de le remplacer dans sa maison pendant son absence. Kornelli, très affairée, se rendit à la cuisine où elle admira quelques beaux gâteaux aux pommes et aux prunes que Juliette lui fit goûter ; elle se rendit ensuite à l'office où Lucienne préparait un dessert à la crème et aux amandes.

Quand elle aperçut les deux dames qui descendaient de voiture en discutant avec son père, elle bondit vers Matthis, le jardinier, en criant :

— Les voilà ! Les voilà !

Matthis, qui soignait les chevaux du directeur, était le meilleur ami de la fillette. Il était déjà au service de la maison avant la naissance de Kornelli. Il arriva sur le seuil de l'écurie et fit signe à l'enfant d'approcher.

Kornelli accourut et vit dans l'étable un jeune cabri qui dormait sur un tas de paille fraîche.

— Oh ! comme il est joli ! Quelle belle toison, on dirait de la soie ! s'écria-t-elle en gambadant de joie. Peut-il déjà marcher ? Regarde comme il appuie gentiment sa tête sur moi.

— Mais où est donc ta fille ? demandait pendant ce temps la cousine au directeur.

— Je l'ai aperçue il y a un instant, répondit-il.

Kornelli s'était cachée derrière un arbre.

— Viens, lui dit son père, salue notre cousine ainsi que M^{lle} Rouge.

L'enfant s'approcha et serra la main des deux demoiselles.

Le directeur donna des ordres à Matthis, puis il accompagna ses hôtes dans la maison. Quelques instants plus tard tout le monde était réuni dans la salle à manger. Après le repas, le directeur guida les deux demoiselles dans son domaine pour leur montrer ce qu'elles auraient à surveiller en son absence.

— Que de fruits ! Quelle abondance de cerises, de pommes, de poires et de pêches ! s'écria M^{lle} Rouge.

— Mais où a disparu la fillette ? interrogea la cousine.

— Je n'en sais rien, répondit le père. À cette heure, je suis habituellement à mon bureau, mais Lucienne pourra te renseigner.

— Cette enfant me paraît difficile, poursuivit la cousine. Elle doit avoir un caractère particulier. En tout cas, elle ne ressemble pas à sa mère.

— Je le regrette beaucoup, répondit le père. J'ai toujours souhaité qu'elle rappelle sa mère Kornélia. Ne trouves-tu pas qu'elle a ses yeux et ses cheveux ?

— Pas du tout, répondit la cousine. Je crains que nous n'ayons beaucoup à faire. Enfin, nous ferons de notre mieux.

— Je n'ai pas pu m'occuper beaucoup d'elle jusqu'à présent, expliqua le père. Elle a vécu comme une petite sauvage, mais je suis certain que vous arriverez à la transformer et je serai heureux de constater ses progrès à mon retour.

Tout le monde, à l'exception de Kornelli, se retrouva le soir à table. Elle arriva tout à coup comme une trombe et s'assit vivement à sa place.

— Où avais-tu disparu ? lui demanda son père.

— J'étais au poulailler, répondit-elle.

— Monte dans ta chambre, ordonna la cousine, lave-toi et coiffe-toi.

Kornelli loucha du côté de son père pour voir si elle devait obéir. Ces ordres étaient nouveaux pour elle.

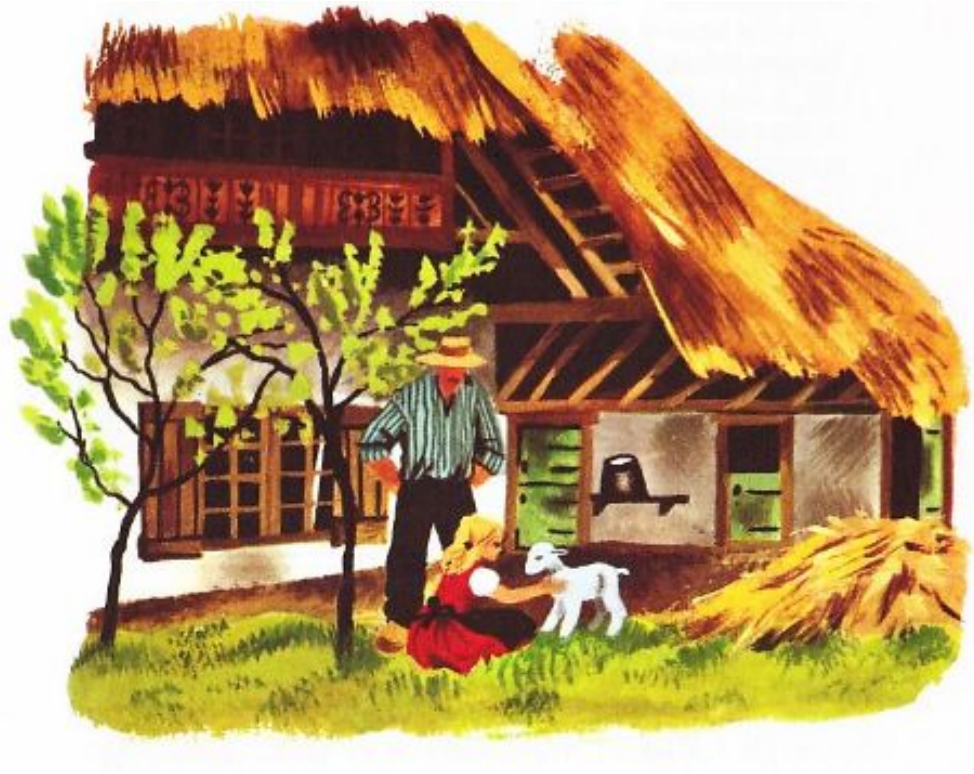
— Qu’attends-tu, ma fille ? Va vite, lui dit-il gentiment. Tu dois dès maintenant, obéir à ta cousine et à Mlle Rouge.

La fillette s’éloigna et revint peu après. Elle s’était lavée, mais ses cheveux étaient encore si ébouriffés que Mlle Rouge la compara à un hérisson.

Le directeur partit quelques jours après. Comme l’école du village était trop éloignée, il avait jugé préférable de faire venir chaque matin un professeur à la maison.

La fillette avait eu jusqu’alors une vie très libre. Elle faisait de grandes promenades dans la campagne et dans la forêt et rendait matin et soir visite à son amie Marthe.

Heureusement, son jeune professeur était très gentil, il s’efforçait de rendre les leçons agréables. Mais, ce jour-là, ce ne fut guère brillant : Kornelli avait hâte d’être libre et de rendre visite au petit cabri. Le professeur n’insista pas, abrégé la leçon et salua l’enfant en lui souhaitant une bonne journée. Kornelli répondit à son salut et bondit à l’écurie. Comme le jeune animal était amusant auprès de sa mère ! Il sautait de-ci, de-là, gambadant et bêlant. Elle lui mit un collier rouge autour du cou. Matthis arriva sur ces entrefaites. Kornelli lui demanda l’autorisation de se promener avec la petite bête, mais le jardinier lui expliqua que l’animal était trop jeune et qu’elle devait attendre qu’il grandisse. Il lui promit en outre de l’atteler plus tard à une jolie petite voiture. Alors la fillette caressa le cabri avec tendresse et l’embrassa sur le front.



L'heure du repas étant arrivée, Kornelli se lava le visage et les mains dans le bassin de la fontaine. Mais comme elle n'avait pas de serviette elle s'essuya à son mouchoir.

— Dépêche-toi, lui cria Lucienne, ces demoiselles sont déjà à table et demandent ce que tu attends.

L'enfant pénétra dans la salle à manger.

— Qu'as-tu donc fait ? lui demanda la cousine. Es-tu tombée dans l'eau ?

— Non, répondit Kornelli, je me suis simplement lavée à la fontaine.

— Tu ne dois plus faire cela, tu te mouilles beaucoup trop. Va immédiatement changer de tablier. Lucienne, poursuivit-elle, il faut absolument que vous vous occupiez de cette enfant.

Kornelli étant revenue, la cousine lui posa une nouvelle question.

— Où étais-tu ce matin ?

— Je suis allée à l'écurie voir le petit cabri.

— À l'écurie ! Mais je t'interdis dorénavant d'y aller avec tes vêtements propres. D'ailleurs, tu ferais bien mieux de lire ou d'apprendre quelque chose.

— Non, répondit la fillette, je préfère aller chez Marthe.

— Qui est Marthe ? demanda la cousine à Lucienne.

— C'est une brave femme qui venait déjà à la maison avant mon arrivée. C'est elle qui, durant de longs mois, a soigné la mère de Kornelli.

— Ne trouves-tu pas, dit M^{lle} Rouge, que cette enfant est vraiment sauvage ?

— Je suis de ton avis, mais nous arriverons à l'habituer à une vie plus régulière.

Kornelli se hâta de faire ses devoirs, puis elle courut chez Marthe.

— Oh ! Marthe ! s'écria-t-elle, si tu savais comme tout est changé chez nous depuis l'arrivée de ces demoiselles. J'attends que papa revienne, pour vivre comme avant.

— Mais qu'as-tu ? demanda la vieille Marthe. Pourquoi te mets-tu dans un tel état ?

— Je sens très bien qu'elles ne m'aiment pas. Elles exigent que je me lave avant de me mettre à table. Elles me défendent aussi d'aller à l'écurie. C'est affreux.

— Mais ce n'est pas grave, expliqua gentiment Marthe. Ces demoiselles te veulent du bien, elles désirent que tu sois toujours propre et que tu ressembles à ta mère que j'ai si bien connue.

— Je ne pourrai jamais être comme maman, tu m'as souvent dit qu'elle était bonne et aimable.

— Mais mon enfant je pense souvent à elle en te voyant.

— Eh bien, j'essayerai de te faire plaisir, Marthe, je ferai mon possible pour les contenter, promit Kornelli.

Puis elle partit en criant à Marthe :

— À demain !

CHAPITRE V

LA VIE DEVIENT DIFFICILE POUR KORNELLI

Juliette était dans le jardin occupée à cueillir des petits pois.

— Viens près de moi, dit-elle à Kornelli. Pourquoi ne t’amuses-tu plus comme autrefois ?

— Je ne dois pas ; ces demoiselles me le répètent tous les jours.

— Pourquoi ne viens-tu plus jamais à la cuisine goûter aux plats ?

— Elles me l’ont défendu. Elles disent que ce sont de vilaines manières. Elles me défendent d’aller à l’écurie. Heureusement que Matthis est très gentil et qu’il sort plusieurs fois par jour le petit cabri, je peux le caresser.

L’après-midi étant très chaude, les deux amies, Mlle Rouge et Mlle Dorner, rentrèrent dans la maison au moment où Kornelli sortait. Elle était vêtue d’une robe de toile et d’un petit manteau de fourrure.

— Où vas-tu donc, mon enfant ? lui demandèrent-elles.

— Je vais à l’écurie. Et j’ai changé de robe comme vous le vouliez.

— Dès maintenant, Kornelli, je t’interdis définitivement d’y aller.



La fillette alla dans sa chambre, enleva sa robe, la lança par la fenêtre et un instant plus tard, M^{lle} Rouge la trouva dans la cour. Kornelli en jupon regardait tristement dehors.

— Prends garde que le vent ne t'emporte comme il a emporté ta robe, dit la vieille demoiselle.

— Cela m'est égal, répondit l'enfant. Ce n'est pas le vent qui l'a emportée, c'est moi qui l'ai jetée.

— S'il en est ainsi, la prochaine fois tu iras la chercher toi-même, dit M^{lle} Rouge d'un ton sévère.

Le lendemain Kornelli, qui avait oublié les ennuis de la veille, se promenait dans le jardin avec son professeur.

— Voudrais-tu me donner quelques roses ? lui demanda-t-il.

La fillette prépara un beau bouquet qu'elle lui offrit en lui recommandant de prendre garde aux épines. Le professeur parti, elle s'approcha de l'écurie sans oser y pénétrer et fut très triste de ne pouvoir dire bonjour au petit cabri. Elle se dirigea vers la maison et croisa la cousine qui était sur le seuil :

— Où vas-tu ?

— À la cuisine.

— Mais comment ? Tu ne sais pas encore que je t'interdis d'y aller ; tu n'as rien à y faire. Viens au salon.

Elle conduisit Kornelli vers un divan et lui montrant des taches noires :

— Je t'avertis que je ne veux plus du tout que tu te conduises de cette façon. Tu ne dois pas monter sur ce divan avec tes chaussures.

La fillette protesta de son innocence, mais la cousine insista pour qu'elle avoue sa faute.

— Non ! non ! cria Kornelli, jamais je n'avouerai, car ce n'est pas moi qui suis montée là-dessus.

— Assez ! assez ! reprit la cousine ; va te laver le front car on y lit d'une façon certaine que tu mens. Tu deviens très laide et tu ne plairas jamais à personne.

La fillette s'enfuit, toute triste d'être accusée d'une faute qu'elle n'avait pas commise. Elle avait le cœur si gros qu'elle ne put manger et partit chez Marthe. De loin, elle criait à sa vieille amie :

— Non ! ce n'est pas moi ! Elle ne me fera jamais avouer.

— Viens près de moi et calme-toi, dit Marthe. Que s'est-il donc passé ?

Kornelli lui rapporta les incessants reproches qu'on lui faisait et la dernière accusation dont elle était victime.

— Je te crois sur parole, conclut Marthe, mais sois tranquille, la vérité se saura. Il est maintenant l'heure de rentrer, il vaut mieux que tu me quittes.

Le visage de l'enfant s'assombrit à la perspective du retour.

— Oh ! Marthe ! dit-elle, si tu savais comme je voudrais rester toujours près de toi et ne plus jamais retourner là-bas...

— Ne dis pas cela, Kornelli, beaucoup d'enfants envieraient ton sort.

La fillette partit un peu moins désespérée et se mit à table alors que le repas était presque terminé, ce qui lui valut de nouveaux reproches.

Le lendemain, en entrant dans la salle à manger, elle ne salua personne.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda la cousine. On ne salue plus ? Une petite fille bien élevée doit se montrer polie et respectueuse. Tu deviens vraiment insupportable et toujours plus laide. Dès aujourd'hui, tu demanderas la permission d'aller chez la vieille Marthe.

Le soir même, elle écrivit une lettre à son cousin en lui expliquant tout au long les nombreuses difficultés qu'elle et son amie avaient à surmonter avec Kornelli.

Quand Lucienne et Juliette furent seules dans la cuisine, Lucienne demanda ce qui s'était passé au salon.

— J'ai entendu des éclats de voix, répondit Juliette. Ces demoiselles ont remarqué quelques taches sur le divan et ont accusé la petite de les avoir faites. Elle n'a pas voulu avouer. Je trouve que ces demoiselles comprennent bien mal cette enfant et qu'elles sont bien sévères. Pour moi, je pense que c'est le petit chat qui a sauté sur le divan et l'a sali.

CHAPITRE VI

UN AMI

Matthis, le jardinier, ratissait les sentiers quand il vit Kornelli s'approcher de lui. La fillette avait un livre à la main. Elle le salua, s'assit et le regarda travailler.

— Veux-tu venir avec moi voir la petite chevrette ? lui demanda-t-il. Tu verras, elle devient toujours plus belle.

Kornelli ne répondit rien.

— Ton livre doit sûrement t'intéresser, sans ça tu ne resterais pas si tranquille.

Kornelli garda le silence. Juliette arriva à cet instant.

— Viens avec moi au jardin, Kornelli, dit-elle, tu verras les belles prunes qu'il y a cette année. Je suis certaine que tu n'en as jamais mangé de si bonnes.

— Je n'en veux pas, répondit la fillette.

— Je me demande, dit Juliette à Matthis, ce que cette enfant a depuis quelque temps. Elle qui était si gaie elle est subitement devenue toute triste.

— C'est aussi la question que je me pose, répliqua Matthis, mais au retour de son père elle retrouvera sa gaieté.

Sur ces entrefaites, le professeur Merlin arriva. Il trouva Kornelli toujours assise à la même place.

— Bonjour, ma petite, dit-il en lui serrant la main. Je n'ai pu venir plus tôt ce matin, et je suppose que tu as bien étudié.

— Je n'ai rien fait, répondit-elle.

— Alors, mettons-nous au travail. J'avais pourtant l'impression que tu lisais avec attention.

— Non, c'est fini, je n'ai plus aucun goût pour l'étude.

Le professeur, supposant que son élève était fatiguée, abrégea sa leçon de calcul et dit à Kornelli :

— Je préfère te raconter un conte de Fénelon, ce sera en même temps ta leçon de littérature. Tu verras que tu as tout pour être heureuse et que tu as le bonheur d'habiter une maison où les fleurs et les fruits abondent. Je finis par croire que tu es gâtée par toutes les choses qui manquent à beaucoup d'enfants de ton âge.

Il s'agit d'une vingtaine de personnes qui ne se plaisaient nulle part, qui ne voulaient plus ni travailler, ni faire quoi que ce soit et qui décidèrent d'entreprendre un voyage dans une île appelée « L'Île des Plaisirs ». Après avoir longuement vogué sur l'Océan Pacifique, ils aperçurent de loin une île de sucre avec des montagnes de compotes, des rochers de sucre candi et de caramel et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort gourmands, léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves.

Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres que le vent emportait dans la bouche des voyageurs. Comme toutes ces douceurs leur parurent fades, ils voulurent visiter des pays où les mets étaient plus relevés. On leur assura qu'il y avait à dix lieues de là une autre île avec des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts que l'on creusait comme les mines d'or du Pérou. Il s'y trouvait aussi des ruisseaux de crème et les murailles des maisons étaient en croûte de pâté. Quand il pleuvait, on récoltait le meilleur vin rouge, et la rosée du matin était toujours du vin blanc semblable au meilleur de Santorin. Pour voguer vers cette île, les voyageurs laissèrent sur le port qu'ils quittaient douze hommes d'une grosseur prodigieuse et qu'on avait endormis. Ces hommes soufflaient si fort en dormant qu'ils gonflaient les voiles d'un vent favorable et qu'ils poussèrent les voyageurs sur les bords de l'île nouvelle. À peine arrivés, ceux-ci trouvèrent sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit. Il y en avait aussi d'autres qui vendaient du sommeil. Le prix était calculé à l'heure, mais il était différent selon les songes que l'on désirait. Les plus beaux rêves étaient fort chers. Les voyageurs choisirent les plus agréables, mais comme ils étaient fatigués, ils allèrent tout d'abord se coucher. À peine furent-ils au lit qu'ils entendirent un grand bruit ; ils prirent peur et crièrent au secours. On

leur expliqua que la terre s'entr'ouvrait. Ils crurent leur dernière heure venue, mais on les rassura en leur disant que ce phénomène se produisait chaque nuit pour laisser échapper des profondeurs de la terre des fleuves de chocolat et toutes sortes de liqueurs glacées. Ils se levèrent en hâte et s'en allèrent les déguster. Ils se recouchèrent ensuite, tombèrent dans un profond sommeil et firent des rêves merveilleux.

Ils virent défiler un monde de cristal où les hommes se nourrissaient de parfums, où ils dansaient en marchant, où ils avaient des ailes et des nageoires qui les mettaient à l'aise dans l'air comme dans l'eau. Au réveil, un marchand d'apéritif leur proposa de les faire manger toute la journée. Ils tombèrent d'accord sur le prix et il leur remit douze petits sachets de taffetas, qu'ils attachèrent sur leurs vêtements au niveau de leur estomac. Ils passèrent ainsi la journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était terminé, la faim les reprenait aussitôt. Le soir, lassés d'avoir passé toute la journée à table comme des chevaux à leurs râteliers, ils décidèrent de faire exactement le contraire le lendemain et de ne se nourrir que de bonnes odeurs. Au déjeuner, ils eurent de la fleur d'oranger. Au dîner, ce fut une nourriture plus forte : on leur servit des parfums d'Espagne et le soir de grandes corbeilles pleines de fleurs odoriférantes. La nuit, ils en furent tous malades, et ils jeûnèrent pour se remettre d'aplomb.

Comme on leur avait parlé d'une ville singulière, ils voulurent y aller. On les installa dans une grande chaise de bois toute garnie de plumes, à laquelle on attela quatre oiseaux aussi grands que des autruches qui s'envolèrent vers l'Orient. Ils remarquèrent de hautes et belles montagnes, mais ils allaient si vite qu'ils en perdaient presque le souffle. Une heure plus tard ils furent à destination. La ville était toute en marbre blanc. Ce n'était qu'une grande maison. Il y avait vingt-quatre grandes cours plus spacieuses que le plus grand palais du monde et, au milieu, il y en avait une vingt-cinq fois plus grande que toutes les autres réunies. Tous les appartements de cette maison étaient identiques, il n'y avait aucune inégalité entre les habitants. Chacun se servait soi-même. Les souhaits les plus extraordinaires étaient aussitôt réalisés par de petits lutins qui donnaient à chacun tout ce qu'il désirait. Les habitants de cette ville étaient polis et obligeants, aussi chaque voyageur fut-il reçu avec amabilité. Ils ne parlaient jamais entre eux, mais ils lisaient dans les yeux. On conduisit nos gens dans une salle où ils entendirent d'admirable musique. En ce pays-là, les femmes

commandent les hommes, jugent les procès, enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes se fardent du matin au soir, filent, cousent et tremblent d'être corrigés par leurs femmes quand ils n'ont pas obéi. On dit que ces choses dataient déjà d'un certain nombre d'années, lorsque les hommes étaient devenus lâches, paresseux et ignorants, leurs moindres souhaits étant exaucés.



Troublés par ce spectacle, fatigués de tant de festins, les voyageurs conclurent que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent pas heureux. Ils s'éloignèrent donc de ces lieux en apparence délicieux et, de retour chez eux, ils trouvèrent dans une vie sobre, un travail modéré, des mœurs pures et dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que ne leur avaient pas donnés la bonne chère ni la variété des plaisirs.

Ce récit plut beaucoup à Kornelli, mais elle ne put retrouver sa gaieté habituelle. Après le déjeuner, M^{lle} Rouge l'interpella sévèrement :

— Je veux absolument que tu changes d'attitude et de manières. Tu n'iras plus te promener aussitôt après avoir mangé. J'exige que tu prennes un livre et que tu lises. Tu ne seras libre qu'après le thé.

La fillette fit comme on le lui avait ordonné. Elle s'assit avec le même livre que le matin, mais n'en lut pas une ligne. Après le thé, elle se leva subitement et courut à travers la forêt de hêtres. Elle n'écoutait plus les chants des oiseaux, n'admirait plus les marguerites, les œillets ni aucune des fleurs qui la ravissaient autrefois.

Marthe la vit arriver et alla à sa rencontre :

— Que se passe-t-il donc ? Tu n'as pas l'air contente.

— Je serai toujours triste, il me sera impossible de redevenir un jour heureuse, répondit-elle en soupirant. Oh ! si seulement je n'avais jamais appris à lire, elles exigent que je lise des livres que papa m'a donnés et je n'en ai pas envie.

— Ne dis pas cela, mon enfant, j'ai justement reçu ce matin une lettre et je voudrais que tu me la lises.

C'était une réponse à l'annonce parue dans le journal. M^{me} Randin demandait si la chambre était toujours libre et si Marthe recevrait Jacques de santé délicate, mais à qui il fallait seulement une nourriture saine et abondante. Si c'était possible, il viendrait dans le courant du mois.

— Tu vois, Kornelli, que tout s'arrange. Tu aurais préféré une fillette, mais tu t'entendras bien avec ce petit camarade. Tu demanderas à Matthis de m'apporter chaque matin un pot de lait frais.

— Je ne pense pas que nous pourrions nous accorder, répondit la fillette. La cousine et M^{elle} Rouge me répètent sans cesse que je suis laide, que j'ai un caractère impossible et que personne ne pourra jamais m'aimer. Je suis donc sûre qu'il ne voudra pas jouer avec moi.

— Tu te trompes, chère petite Kornelli, je suis certaine que si tu faisais ce que désirent ces demoiselles et que tu leur obéisses, la vie serait plus agréable pour toi.

Quelques jours plus tard, lorsque Kornelli vint chez Marthe, elle aperçut un jeune garçon et voulut immédiatement repartir. Jacques demanda pourquoi elle s'enfuyait.

Marthe rattrapa sa petite amie :

— Viens faire plus ample connaissance avec mon pensionnaire. Nous t'attendions justement. Prends place à côté de lui, il s'appelle Jacques. Je sais que vous serez bons amis.

Kornelli, moins effarouchée, s'assit près du jeune garçon.

— Je me réjouis d'aller chez toi, dit Jacques. M^{lle} Marthe m'a raconté que vous aviez huit chevaux, deux noirs et six blancs.

— Oh ! nous avons encore quelques vaches, des chèvres et un jeune cabri, blanc comme de la neige, je l'ai baptisé « Frison ».

— J'ai hâte d'aller avec toi à l'écurie.

— Cela m'est défendu, répondit tristement Kornelli.

— Je ne comprends pas que tu sois triste, tu as pourtant tout ici pour être heureuse. Tu devrais confier tes chagrins à ta mère.

— Je n'en ai malheureusement plus.

Jacques, qui aimait beaucoup sa maman, s'apitoya sur le sort de la petite fille. Il ajouta pour dissiper la tristesse de sa compagne : J'espère que nous jouerons souvent ensemble.

— Je ne pense pas, répondit Kornelli en s'enfuyant.

À la maison elle se réfugia dans sa chambre où elle pleura amèrement.

— Comme elle est bizarre, dit Jacques. Nous avons parlé gentiment, puis elle disparaît sans aucun motif.

— Je n'y comprends plus rien, avoua la vieille Marthe. Il n'y avait pas d'enfant plus affectueuse ni plus gaie, elle chantait toute la journée. Maintenant, je ne la reconnais plus, elle m'inquiète...

CHAPITRE VII

CAMARADERIE

Les jours suivants, Kornelli ne se rendit pas chez la vieille Marthe. Comme il ne s'était jamais passé un jour sans que l'enfant vienne à tout propos lui raconter ce qu'elle avait vu ou entendu, elle n'y tint plus et, un soir, elle mit son tablier neuf et vint à la villa. Elle arriva au moment où Juliette et Lucienne se mettaient à table. Elle s'excusa, mais malgré ses protestations, elles mirent un troisième couvert.

— Que vous arrive-t-il mademoiselle Marthe, pour que vous veniez nous voir si tard ?

— Eh bien, voilà ! Kornelli venait chez moi tous les jours, et comme je ne l'ai pas revue depuis quelques temps, je me demandais si elle était malade, j'étais inquiète.

— Nous le sommes autant que vous, brave Marthe, répondirent-elles ensemble. Elle venait souvent nous rendre visite à la cuisine, nous ne la voyons plus du tout. Elle ne va même plus ramasser des prunes ou des poires au jardin. J'espère qu'elle changera au retour de son père.

Marthe leur apprit qu'elle avait un jeune pensionnaire et qu'elle avait espéré voir les enfants jouer ensemble.

À cet instant, Kornelli passa dans le corridor.

Un éclair de joie illumina ses yeux à la vue de Marthe qui lui dit :

— Chère petite, le temps m'a paru bien long depuis que tu n'es pas venue me voir.

— À moi aussi, répondit Kornelli tout émue.

— Eh bien, je t'attends demain comme avant.

— Non, répliqua Kornelli, je ne viendrai pas tant que Jacques sera là. Je sais très bien qu'il ne pourra pas m'aimer et qu'il ne jouera pas avec moi.

Marthe, surprise, lui raconta que Jacques au contraire demandait chaque jour de ses nouvelles. Ses paroles firent plaisir à la fillette qui promit de venir le jour suivant.

Elle tint parole. Marthe arrosait ses œillets sur la galerie, elle embrassa Kornelli tendrement et lui dit que Jacques se réjouissait de la voir. Le garçon l'attendait sur le seuil de la porte. Après lui avoir serré la main, il voulut savoir pourquoi elle n'était pas revenue, mais il n'obtint aucune réponse. Ils s'assirent alors tous deux sur un banc.

— Tu sais, ton petit « Frison » est la plus jolie bête que je connaisse, commença Jacques.

— Cela m'est parfaitement égal, il ne m'intéresse plus puisqu'on me défend d'aller le voir.

— Ne parle pas ainsi, répondit Jacques. Tu as une vie agréable. J'y pense chaque matin quand je vais chercher mon lait à l'écurie et que j'admire votre propriété, toutes ses fleurs et ses arbres fruitiers. Et quels beaux chevaux vous avez ! Matthis m'a encore appris que tu étais enfant unique et que tu pouvais faire tout ce que tu voulais dans le jardin.

— Oui, je serais heureuse s'il y avait d'autres enfants pour jouer avec moi et si je pouvais faire un geste sans être toujours grondée par ces deux demoiselles.

Et la fillette pleura, le visage caché dans ses mains. Jacques fut effrayé. Il pensa que ce chagrin venait de ce qu'elle n'avait plus de mère et qu'elle était toujours seule. Il essaya de la consoler et lui fit raconter son chagrin.

Kornelli lui dit tout : l'accusation d'avoir sali le divan et tous les reproches qu'on lui faisait sans arrêt. Elle raconta aussi les nombreux changements survenus à la maison depuis le départ de son père et termina en disant :

— Elles m'ont encore dit hier que j'étais la fillette la plus laide du monde et que jamais personne ne m'adresserait la parole.

— Ne crois pas ces sottises, Kornelli, tu y penses certainement trop ; attends le retour de ton père et tu verras que tout ira mieux.

Marthe avait entendu toute cette conversation depuis sa cuisine. Elle fut enchantée de l'heureuse influence qu'avait son jeune pensionnaire sur la fillette et elle offrit des gâteaux aux deux enfants.

Kornelli promet en partant de revenir chaque jour comme auparavant.

La semaine suivante, comme elle allait rendre visite à ses amis, elle remarqua en traversant le jardin une quantité de prunes tombées pendant la nuit. Elle en remplit son tablier et, arrivée dans la chaumière, elle les déposa sur la table.

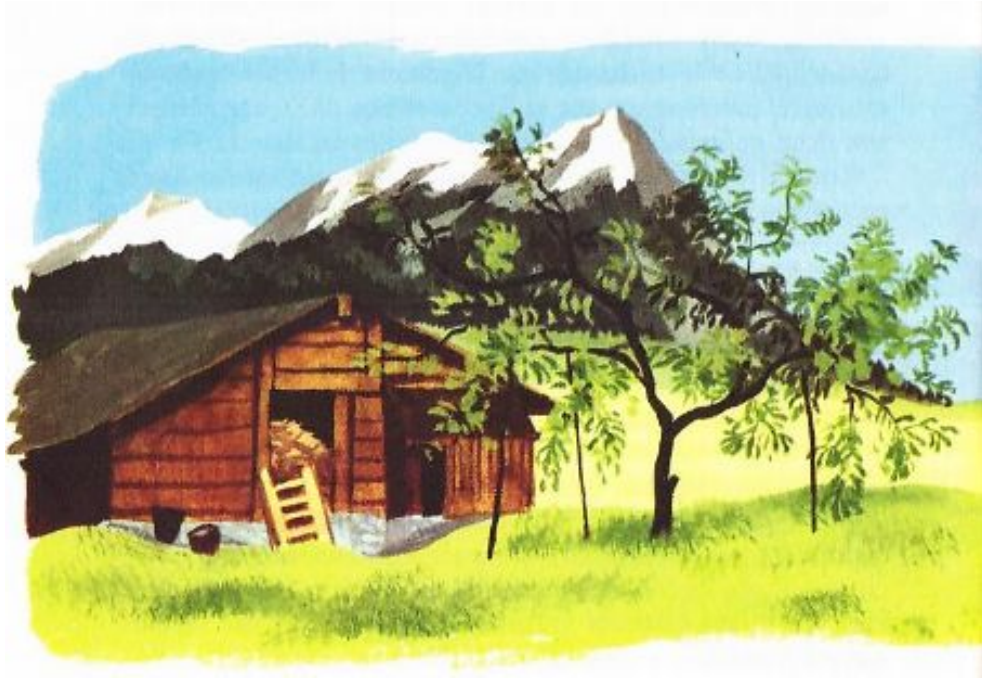
— Oh ! les belles prunes ! s'écria Jacques. Elles doivent être aussi douces que du miel. Viennent-elles, de ce bel arbre que j'admire chaque matin dans votre jardin, celui dont les branches au soleil ont l'air d'être en or ? Puis-je en manger ?

— Mais oui, c'est pour toi que je les ai apportées. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu les aimais ? Je t'en aurais apporté chaque jour. Malheureusement il n'y en aura bientôt plus, mais les poires beurrées vont mûrir et je t'en donnerai tant que tu voudras.

— N'y pense pas, Kornelli ; je dois bientôt retourner à la maison, les classes vont recommencer.

— Quel malheur ! Que ferai-je quand tu seras reparti ?

— J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, nous avons décidé avec Marthe que je reviendrais l'an prochain. De cette façon nous nous reverrons sûrement.



Cette perspective ne réussit toutefois pas à réjouir Kornelli. Au repas du soir, la cousine lui dit d'un ton courroucé :

— Kornelli, tu n'as pas prononcé une parole aujourd'hui. Que dira ton père à son retour, en te voyant si stupide et si entêtée ?

L'enfant ne répondit que par un « bonsoir » et partit se coucher. Lorsqu'elle eut fermé la porte, Mlle Dorner dit à son amie :

— Je plains mon cousin ; il est vraiment triste de n'avoir qu'une enfant et une enfant pareille à celle-ci. Si seulement elle vivait en compagnie d'autres enfants qui se moquent d'elle, elle changerait probablement. Enfin, son père prendra dès son retour les décisions qui s'imposent.



CHAPITRE VIII

NOUVEAUX MALHEURS

Puis vinrent les derniers jours d'août. Jacques dut, bien à regret, repartir au collège.

La vie devint alors extrêmement triste pour Kornelli qui s'était attachée à lui. Une autre nouvelle la plongea dans le désespoir. Son père, qui devait rentrer incessamment, écrivit qu'il était obligé de prolonger son séjour de plusieurs semaines. La cousine et M^{lle} Rouge devenaient de plus en plus irascibles et intransigeantes. Elles ne cessaient d'admonester l'enfant qui se renferma de plus en plus.

Par une belle matinée d'octobre, le père apparut dans la cour de sa villa. Il avait les bras chargés de cadeaux pour sa fille. Il fut stupéfait qu'au lieu de venir l'embrasser et manifester sa joie, Kornelli courut se cacher dans sa chambre. Il discuta longtemps le soir avec sa cousine et M^{elle} Rouge. Cette dernière lui expliqua en détail et avec volubilité tous les ennuis et tracas que Kornelli leur avait causés. Elles le plainquirent d'avoir une telle enfant et elles conclurent en affirmant que malgré tous leurs efforts et leur compréhension il leur avait été impossible de la corriger.

Elles repartirent quelques jours plus tard à la grande joie de la fillette.

Un soir, comme le père mangeait tristement en face de sa fille qui ne prononçait pas une parole, Lucienne déposa le courrier sur la table.

— Ah ! Kornelli, s'écria-t-il tout à coup. Voici une lettre à ton adresse. Je me demande qui peut t'écrire ?

— Je ne sais pas, répondit la fillette.

— Eh bien, nous allons voir ! Et le père ouvrit l'enveloppe. C'est une lettre de Lausanne, elle est signée Jacques, dit-il. Il lut :

« Lausanne, le 6 octobre.

« Chère petite Kornelli,

« Si tu savais comme je regrette d'avoir quitté Illerbach pour rentrer au collège ! Je n'ai pas pu suivre les cours bien longtemps. Je suis retombé malade et je suis alité depuis quelques jours. J'espère que tu te portes bien ainsi que la bonne Marthe. Ton papa est-il rentré ?

« Je me permets de te demander quelque chose : pourrais-tu venir passer l'hiver chez nous ? Je te raconterais beaucoup d'histoires. Je pense que tu aurais du plaisir à connaître mes sœurs et mon petit frère Max. Tu viendrais à l'école avec nous et tu oublierais tout ce qui te chagrine.

« Réponds-moi tout de suite. Si tu peux venir, il me semblera que tu apporteras dans notre appartement un peu du bon air d'Illerbach.

« Bien
cordialement,
« JACQUES RANDIN. »

— Qui donc est ce Jacques ? demanda le père.

Kornelli lui expliqua que c'était un petit pensionnaire qui était resté quelques semaines chez Marthe et avec qui elle avait passé de très beaux jours durant l'été. Si tu savais, papa, ajouta-t-elle, toutes les histoires qu'il connaît !

Le lendemain, le père alla trouver la vieille Marthe qui le reçut avec joie. Ils discutèrent longuement au sujet de Kornelli.

— À mon avis, expliqua la vieille femme, votre cousine et son amie qui n'ont pas d'enfants, ne les comprennent pas du tout. Elles n'ont pas réussi à s'entendre avec la petite, elles ne faisaient que l'accabler de reproches, de lui dire qu'elle était la fille la plus laide du monde et que jamais personne ne lui adresserait la parole ou ne voudrait jouer avec elle. Les choses sont allées si loin que Kornelli s'est aigrie. Je crois que vous devriez tenter l'expérience de la mettre en pension dans la famille Randin. La compagnie d'autres enfants lui serait certainement salulaire.

Le père remercia beaucoup Marthe de ses judicieux conseils. Il se mit immédiatement en rapport avec la famille Randin et, quelques semaines plus tard,

il accompagnait Kornelli à Lausanne. La mère de Jacques avait pris toutes dispositions pour que la fillette puisse se plaire chez elle.

Agnès souhaitait que Kornelli étudie le violon, tandis que Germaine préférait la voir apprendre la peinture, mais la fillette allait à l'école et c'est le soir seulement que ses deux amies pouvaient lui enseigner leur art. Jacques rétabli retournait au collège. Chaque matin, la petite troupe bavardait joyeusement en se rendant à l'école, mais au retour la conversation était encore plus animée, chacun voulant raconter le premier tous les événements de la journée.

Kornelli aimait beaucoup ses compagnons, surtout Agnès. Elle se demandait bien souvent ce qui pouvait la rendre si mélancolique. Un soir, Agnès revint de son cours de musique, rouge et surexcitée.

— Maman ! s'écria-t-elle, le professeur nous a distribué aujourd'hui les morceaux de musique que nous devons jouer au concours. Le mien est le plus difficile de tous et c'est pour cela qu'il me l'a donné en ajoutant : « J'ai confiance en toi ; si tu travailles tu seras la première, en ce cas ton avenir sera certainement assuré. »

Elle saisit ses cahiers, les jeta sur son lit, puis elle partit en pleurant.

Kornelli la suivit dans sa chambre, l'embrassa tendrement et lui dit :

— Je sais ce que c'est que de pleurer, mais je ne comprends pas ton chagrin, ton professeur ne t'a fait que des compliments ?

Agnès lui répondit le visage couvert de larmes :

— À quoi cela me sert de bien jouer, je ne pourrai quand même pas poursuivre mes études. Notre tuteur veut que nous apprenions le métier de couturière.

À ces mots, l'image de la vieille Marthe apparut à Kornelli et elle comprit toute la douleur de son amie.

M^{me} Randin, qui avait entendu la conversation, réunit tout son monde le soir autour de la table. Elle dit qu'il ne fallait jamais désespérer. « Sachez que dans la vie des événements imprévus peuvent survenir, qui modifient toute notre existence. Je vais vous donner un exemple. Vous avez tous entendu parler du

violoniste Éric Ginistrelli qui donne des récitals dans toutes les capitales du monde ; je l'ai bien connu. Écoutez son histoire.

Le village d'Oberwasser où je suis née est situé sur la crête de la montagne et on voit de la vallée ses maisons et ses chalets bien entretenus.

C'est dans ce village que naquit aussi Éric Ginistrelli. Sa mère était gaie et chantait sans cesse. Le petit marquait la mesure en tapant des pieds sous la table.

Il fréquenta l'école à sept ans. Le premier jour, comme il rentrait à la maison, il trouva sa mère sur le seuil de la porte ; elle pleurait. C'était la première fois que le petit la voyait ainsi et il pensa qu'elle était triste d'être restée seule toute la matinée. Elle le prit dans ses bras et lui dit :

— Mon pauvre chéri, tu n'as plus de père.

Éric était trop jeune pour se rendre compte de toute la portée de ce tragique événement. Un mois plus tard, sa mère lui expliqua :

— Mon enfant, nous devons prendre d'autres dispositions, je suis en bonne santé et je puis travailler davantage. Je vais donc chercher de l'ouvrage. J'ai un frère qui a toujours été un bon conseiller pour moi. Je vais lui écrire qu'il vienne pour examiner notre situation. Je prévois malheureusement que nous serons obligés de nous séparer.

Quelque temps après l'oncle Armand, qui était musicien, arriva. On décida d'un commun accord que le petit partirait avec lui, tandis que la mère s'engagerait comme garde-malade à l'hôpital de la ville.

— Je veux voir ce dont tu es capable, dit l'oncle à son neveu, et il alla chercher son violon.

— Approche, fit-il, et répète avec moi ce que je vais chanter : je me rendrai compte si tu as l'oreille juste. À la première strophe de la chanson, Éric écouta avec attention ; à la seconde, il essaya de suivre tranquillement ; à la troisième il chanta d'une voix sûre.

— Bien, Éric ! Tu es un vrai Ginistrelli. Tous les membres de cette famille viennent au monde musiciens. Maintenant, regarde mes doigts et fais attention.

Après une démonstration, Éric essaya lui-même.

— Je ferai quelque chose de toi, dit son oncle. Tu deviendras un grand musicien.

Le lendemain matin, ils se mirent en route aux premiers rayons de soleil. La mère regarda partir son fils avec tristesse. Elle quitta elle-même leur domicile quelques heures plus tard.

Éric et son oncle voyagèrent toute la journée sans s'arrêter. Le soir venu, ils arrivèrent au terme de leur étape. Ils passèrent sous une voûte sombre, dans un long corridor, puis franchirent une porte. Éric se trouva dans une salle remplie de monde. C'était un grand restaurant. Une femme s'approcha de son oncle et lui serra la main.

— Soyez le bienvenu, musicien, vous nous amenez un petit garçon ?

— Oui, c'est le fils de ma sœur, mais je l'adopte car son père vient de mourir.

Dès le lendemain, l'oncle enseigna son art à son neveu. Il était enchanté des progrès de son élève et lui répétait sans cesse :

— Tu as l'oreille juste, je ferai de toi un fameux musicien.

Un ou deux mois plus tard, l'oncle dut aller à l'étranger.

Il laissa un violon à Éric en lui recommandant de poursuivre seul ses études et en lui promettant de revenir le chercher dès son retour. Il prit le train tandis que son neveu se dirigeait vers ses montagnes natales. Il reconnut la route et arriva dans un hameau à la tombée de la nuit. Une vieille femme apparut sur le seuil d'une maison.

— D'où viens-tu, petit ? Chez qui vas-tu ?

— À Oberwasser, mais il fait déjà sombre et je n'y vois plus très bien. Pourriez-vous me garder cette nuit ?

— Je n'ai malheureusement pas de lit pour te coucher, répondit la vieille, mais entre toujours, nous trouverons bien un moyen.

— Où vas-tu ? répéta-t-elle.

— Je ne sais pas encore très bien où j'habiterai, car ma mère a quitté Oberwasser ; elle est maintenant garde-malade à l'hôpital.

— Pauvre petit, as-tu faim ?

— Oh, oui ! mais j'ai dépensé mes derniers sous ce matin.

— Hélas ! je n'ai qu'un œuf à t'offrir. Si ça te suffit avec un peu de pain et de café, je te le donnerai bien volontiers.

— Oh ! merci dit le petit. Demain j'irai jouer dans le hameau et les gens me donneront bien de quoi manger.

— Veux-tu me jouer un air ?

— Avec plaisir.

Après avoir écouté l'enfant, elle s'écria :

— Que c'est beau ! Je suis sûre que tu réussiras. Maintenant il est tard, aussitôt que tu auras mangé nous irons dormir.

L'enfant mangea d'excellent appétit et au moment de se coucher sur une paillasse, il demanda :

— Comment dois-je vous appeler ?

— Eh bien, tu me diras grand'mère, répondit la vieille.

— Alors, bonne nuit, grand'mère.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque Éric se réveilla le lendemain.

— Bonjour, grand'mère ! fit-il en se levant d'un bond.

— Bonjour, petit, as-tu bien dormi ?

— Très bien grand'mère. Je vais me mettre en route pour gagner mon déjeuner et le vôtre.

Puis il bondit dehors. Le soleil étincelait au-dessus de la montagne. Toutes les fleurs couvertes de rosée se balançaient à la brise matinale, les oiseaux chantaient joyeusement. Éric traversa la route, s'installa devant la première maison, accorda son violon et se mit à jouer et à chanter de tout son cœur. Il entendit des imprécations retentir de l'intérieur de la maison, mais il ne s'arrêta pas.

Un homme parut alors sur le seuil.



— Attends, vaurien, coquin ! veux-tu t'en aller tout de suite.

— Je ne vous fais aucun mal, répondit Éric.

Quand il eut terminé, il fit mine de partir.

— Entre ! Entre ! viens près de moi, ordonna le vieillard.

Éric obéit sans crainte.

— D'où viens-tu ? demanda l'homme brusquement.

— J'arrive de bien loin, répliqua le petit en regardant tranquillement le vieillard de ses yeux francs.

— Et où habitent tes parents ?

— Mon père est mort, ma mère est garde-malade dans un hôpital. Il faut que je parte maintenant, je dois gagner un peu d'argent pour grand'mère et moi.

— Reste avec moi, tu seras content. Tu veux bien, je suppose, faire quelque chose pour un vieillard impotent ?

— Oui, répondit Éric, je veux bien. Mais comme je vous l'ai dit, il faut que j'aille jouer afin de rapporter de l'argent à la grand'mère.

— Comment ? De quelle grand'mère s'agit-il ? demanda l'homme inquiet. Ne m'as-tu pas dit que tu étais seul au monde ?

Le petit lui raconta ses aventures de la veille et se dirigea vers la porte.

— Reste ici, tu ne retourneras pas chez cette femme, je ne veux pas entendre parler d'elle. Reviens, criait l'homme furieux.

— Non, j'aime mieux m'en aller et ne plus revenir.

Alors le vieillard le menaça du poing en criant :

— Reviens donc, je te donnerai de l'argent pour ton déjeuner. Tiens, voilà, approche-toi. Et il tira de sa poche quelques pièces. Mais promets-moi de revenir tout de suite.

— Oui, oui, je vous le promets, je reviendrai.

Éric s'enfuit le cœur joyeux. Arrivé chez la grand'mère il lui dit ce qui venait d'arriver.

— Tu es un brave petit, mais je serais très triste si tu ne revenais plus me voir et si tu restais chez le père Gaspard. Il la rassura et lui promit de venir la voir plusieurs fois dans la journée. La grand'mère l'embrassa et il courut à la maison voisine.

— Te voilà, c'est bien ! cria le vieillard. Je croyais ne jamais te revoir.

— Je vous avais pourtant promis de revenir, dit Éric, et je tiens parole.

— Je vois. Maintenant va vite au village me faire quelques commissions. Mais ne t'attarde pas trop en route.

À son retour, l'infirme pria l'enfant de prendre son violon. Éric obéit et joua tout son répertoire, mais jetant un coup d'œil vers le père Gaspard il le vit endormi. Alors il alla se reposer lui aussi.

Le vieillard lui dit un jour :

— Mon enfant, tu fais constamment des progrès. J'ai décidé que tu resteras avec moi aussi longtemps que je vivrai. Es-tu d'accord ?

— Mais oui, répondit Éric.

— Bien. Puisque tu me le promets, je vais aussi faire quelque chose pour toi ; je vais écrire une lettre que tu remettras au maire.

Ainsi fut fait. Dans la soirée, Éric reprit son violon et joua longtemps. Le père Gaspard ne bougeait pas, il semblait dormir. Tout à coup, il se renversa sur son oreiller et gémit. Le jeune violoniste s'approcha et lui demanda ce qu'il avait, mais n'obtint aucune réponse.

Il courut alors chez la grand'mère.

— Oh petit ! s'écria-t-elle. Pourquoi reviens-tu ? Il ne t'a pas fait de mal au moins ?

— Non, je viens seulement vous chercher, venez ; M. Gaspard ne me répond plus et pourtant il a les yeux grands ouverts.

— Il a probablement une attaque. Allons vite chercher un docteur.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la chambre du malade, le médecin ne put que constater le décès du père Gaspard.

Quelques jours plus tard, Éric fut convoqué chez le maire d'Oberwasser qui lui dit :

— Assieds-toi, jeune homme, j'ai quelque chose d'important à te communiquer. Le père Gaspard t'a fait son unique héritier. Tu auras donc à ta majorité une petite fortune. J'avais promis à ta mère de m'occuper de toi. Je vais lui écrire et nous verrons ce qu'elle pense. As-tu l'idée d'apprendre un métier ?

— Je veux être musicien, répondit Éric.

— Bon. Si ta mère est d’avis, je viendrai un jour avec un ami qui est professeur de violon. Nous verrons si tu as du talent et ce que nous pourrons faire pour toi. En attendant, comme cet argent t’appartient, je vais te remettre immédiatement une certaine somme afin que tu puisses vivre chez cette bonne femme, car je sais qu’elle a de la peine à gagner son pain.

La joie de l’aïeule fut grande quand il revint chargé de provisions. Grâce à la générosité du petit musicien, la grand’mère put se soigner et recommencer à travailler. Elle redoutait seulement le jour où il faudrait se séparer du brave garçon qu’elle considérait comme son enfant.

Quelques semaines plus tard, le maire amena son ami musicien. Après avoir fait jouer le petit violoniste, il lui prédit un grand avenir.

Des années s’écoulèrent. L’héritage du père Gaspard permit à Éric de suivre les cours de bons professeurs. Aujourd’hui, il est un des plus grands virtuoses de notre temps. La grand’mère habite chez la maman d’Éric, où elle est très heureuse.

Toute l’année, les deux femmes s’entretiennent sans fin de leur enfant devenu un homme que tout le monde aime. Au printemps, quand reviennent les hirondelles, Éric rentre de ses tournées :

— Mère ! s’écrie-t-il en franchissant le seuil de l’ancienne maison paternelle, aujourd’hui, tu nous fais une omelette. Nulle part on n’en mange de pareille.

La mère, tout heureuse que son fils ait gardé un si bon souvenir de sa cuisine se met à l’œuvre immédiatement. Éric s’assied sur le coin de la table pour la voir battre les œufs comme autrefois.

Chaque année il passe quelques semaines sous le vieux toit auprès de la mère et de la grand’mère. Il leur revient toujours avec le même cœur et la même inépuisable gaieté.

L’oncle fait alors son apparition, afin d’entendre son ancien élève. Il en est très fier et déclare chaque fois qu’il ne touchera plus un violon de sa vie. Mais Éric exige qu’il prenne son archet afin de jouer avec lui pour lui redonner confiance.

Quant à la grand'mère, elle répète toujours :

— C'est inouï ! Quand Éric joue, on croirait entendre les anges chanter dans le ciel.

Les enfants avaient écouté ce récit avec la plus grande attention. M^{me} Randin termina en leur disant :

— J'espère que vous avez compris qu'il ne faut jamais désespérer. Vous devez chacun continuer à travailler avec acharnement, car le destin peut toujours vous réserver une grande surprise.

CHAPITRE IX

MÉTAMORPHOSE

Le soir, lorsque Kornelli revenait de l'école, elle rencontrait toujours une bande d'enfants qui suivaient la même route en criant et en gambadant. Comme ils étaient nombreux, la petite fille se tenait à distance.

Là où prenait fin la grande route, tout un groupe de garçons disparaissait. Pendant quelques minutes elle entendait un bruit singulier, suivi bientôt d'un énorme éclat de rire.

Kornelli, quoique très craintive, voulut se rendre compte de ce qui se passait. Un jour, les enfants restèrent plus longtemps qu'à l'ordinaire et, Kornelli les ayant suivis, se trouva plus près qu'elle ne l'aurait désiré. Elle vit à l'écart une petite maison près de laquelle s'élevait un gros tilleul. C'était toujours à cet endroit que commençait le vacarme.

Elle attendit que les garçons se fussent éloignés pour s'approcher à son tour de la maisonnette. La porte de la maison était ouverte, mais personne ne se montrait. Toutefois son regard fut attiré du côté du tilleul, où quelque chose remuait. Elle s'approcha davantage et vit, assis sur une chaise, un petit bossu qui la fixait craintivement.

Kornelli avait à la main un bel œillet rouge ; elle courut vers l'arbre, posa la fleur sur les genoux de l'infirme et s'enfuit comme si elle venait de commettre une mauvaise action. Le lendemain, en rentrant de l'école, elle n'entendit pas le bruit et les rires habituels, elle pensa que les garçons étaient déjà partis. On l'appelait :

— Viens, viens vers moi, viens !

Elle s'avança, regardant autour d'elle prudemment. Comme elle s'approchait, elle vit le petit être difforme assis sur une chaise.

— Approche-toi, dit-il en voyant qu'elle s'arrêtait.

Elle obéit. L'infirmier, l'air grave, l'examina de ses yeux gris et pénétrants. Son petit visage était si maigre et exprimait tant de souffrance, que le cœur de Kornelli se serra.

— Pourquoi, m'as-tu apporté une fleur ? demanda-t-il.

— Pour te faire plaisir, et pour que tu oublies les méchancetés des autres.

— Oui, et pourtant je n'y peux rien.

— À quoi ?

— À ma bosse ; c'est pour ça qu'ils se moquent de moi.

— Oui, je sais, dit-elle avec sympathie.

— Non, non, tu ne peux pas savoir, tu n'as pas de bosse. Comment t'appelles-tu ?

— Kornelli. Et toi ?

— Pierre ; as-tu entendu ce qu'ils chantaient ?

— Bien sûr, mais je ne savais pas si c'était vrai. Es-tu toujours seul ?

— Oui, mon père rentre tard dans la nuit, et se lève tôt le matin.

— Et ta mère, où est-elle ?

— Je n'en ai plus ; j'ai une cousine qui devrait s'occuper de moi, mais elle est toujours dans la maison et ne voit pas ce qui se passe dehors. Reviendras-tu demain ?

— Je veux bien, promet Kornelli.

Il insista d'un ton suppliant.

— Viendras-tu chaque jour ?

— Oui, si ça te fait plaisir, je viendrai tous les jours.

Puis elle s'éloigna en lui faisant signe de la main.

Son cœur débordait d'une joie inconnue. Il y avait donc quelqu'un qui se réjouissait de la revoir, et c'était un pauvre petit garçon malade !

Arrivée à la maison, elle raconta tout et demanda la permission de s'arrêter chaque jour auprès de Pierre l'infirmes, ce qui lui fut facilement accordé.

Le lendemain, la fillette attendit avec impatience que les garnements aient cessé leurs moqueries pour prendre possession de la place. Pierre lui dit :

— Aujourd'hui, leurs cris ne m'ont rien fait. Assieds-toi près de moi, et explique-moi comment on apprend à lire. Ma cousine m'a dit que je pourrai aller un jour à l'école, mais je sais bien que non, car tu le vois, je ne peux pas me tenir debout.

— En grandissant tu deviendras plus fort, dit Kornelli.

Il secoua gravement la tête :

— J'ai déjà neuf ans.

— Eh bien, ça ne fait rien, répliqua la fillette, je viendrai tous les jours après l'école et je t'apprendrai à lire et à écrire.

Les yeux de Pierre, si tristes brillaient de bonheur.

Kornelli confia à son ami qu'elle apprenait aussi le chant. Pierre lui demanda de chanter et sans trop se faire prier elle commença d'une voix si mélodieuse que les larmes coulèrent sur les joues de l'infirmes.

On était arrivé au milieu de l'été. Le professeur annonça que les vacances étaient proches, et que l'école serait fermée pendant six semaines. À la sortie de la classe, Kornelli se précipita chez son petit ami qu'elle trouva pleurant à chaudes larmes.

— Qu'as-tu Pierre ? Qui t'a fait de la peine ?

— Non, gémit le pauvre garçon, c'est fini, je dois partir. C'est fini, tout est fini.

— Mais où vas-tu ? Pourquoi pars-tu ?



— Personne ne peut plus s’occuper de moi ici, il faut me soigner, le docteur dit que je dois aller à l’hôpital.

Ce fut une bien triste nouvelle pour la fillette qui espérait consacrer ses loisirs au jeune malade. Le lendemain, très impatiente, elle se rendit à l’hôpital, courant comme une biche. Quand elle fut arrivée, le silence qui régnait autour de l’hôpital l’impressionna. Une infirmière vint à sa rencontre.

— Tu es sans doute Kornelli, et tu désires voir le petit Pierre ? Viens, suis-moi.

Elle l’emmena dans une chambre où se trouvaient plusieurs petits lits occupés par de jeunes malades. Pierre était assis dans un beau lit bien propre et lui souriait. Elle s’approcha et posa sur la couverture les fleurs qu’elle avait apportées. En passant la fillette avait remarqué une chambre contiguë et quelqu’un, voyant les belles fleurs qu’elle tenait, lui dit d’une voix suppliante :

— Donne-moi aussi une fleur.

Kornelli regarda Pierre. C’était pour lui qu’elle avait cueilli ce bouquet. Pierre choisit deux fleurs une bleue et une rouge et il dit :

— Donne-leur toutes les autres ; je crois qu'ils souffrent plus que moi, car je les entends souvent se plaindre.

La sœur qui accompagnait la petite visiteuse dit que c'était une charmante attention et elle emmena Kornelli et ses fleurs dans la pièce voisine. C'était une grande salle. Quand elle entra avec son lumineux bouquet, des voix s'élevèrent de toutes parts :

— Que c'est beau ! Que c'est beau !

Kornelli alla d'un lit à l'autre. Sur chaque couverture elle posa une fleur. Les malades la regardaient avec reconnaissance. Ce fut une véritable fête dans ce lieu de douleur. La distribution terminée, il lui restait encore des fleurs.

— Viens, dit la sœur, en se dirigeant vers une autre chambre. Tu peux faire d'autres heureux.

— Tu reviendras, n'est-ce pas, tu reviendras ? s'écrièrent les malades.

L'enfant promit. Jamais elle n'avait éprouvé un semblable bonheur.

La sœur la conduisit dans une autre salle et Kornelli resta immobile sur le seuil. Des voix s'élevaient de toutes parts.

— Oh ! Les fleurs des moissons ! Si seulement je pouvais voir les blés !

À l'extrémité de la chambre, dans un coin, reposait un homme qui d'abord l'effraya. Sa barbe et ses cheveux étaient longs, trop longs. Comme elle s'approchait, il se souleva et lui dit :

— Approche-toi et montre-moi tes fleurs. Où les as-tu prises ?

— Sur la colline, près de Belmont.

— Ah ! le blé, le beau blé sera bientôt mûr, et moi je ne peux pas sortir et aller dans les champs, je suis prisonnier dans cet hôpital.

Et il se rejeta en gémissant sur sa couche. Kornelli allait partir, alors il lui dit :

— Attends encore un instant, un instant seulement. Si tu reviens, promets-moi de m'apporter quelques épis. C'est toute ma vie. Oh ! mes blés, mes beaux blés !

Kornelli émue le lui promet. Elle prit congé de Pierre et assura à tous qu'elle reviendrait bientôt.

Quelques jours plus tard, elle reparut et, comme la première fois, la joie fut grande parmi les malades. Le paysan à la longue barbe et d'aspect si sauvage pleura en voyant les épis qu'elle lui tendit.

— Oh, qu'ils sont beaux ! Un champ d'épis pareils, si seulement je pouvais le voir !

— Vous guérirez bientôt, et vous les reverrez, vos beaux champs, lui dit Kornelli pour le consoler.

— Tu me souhaites du bien mon enfant, je te remercie. Mais dis-moi, sais-tu chanter ?

Kornelli chanta un hymne :

« Sous le ciel noir de février
Quand fond la neige
Qui le protège lève le blé.
« Le vent de mars sous le ciel clair
chante et claironne,
le blé frissonne
comme la mer.
« On voit grandir autour de soi
sous les nuées,
chaque journée
les épis droits.
« Et, du soleil, de l'air, du vent,
et des averses
naît la richesse
du paysan.
Blé qui lèves,
blé qui mûris,
tu deviendras
notre pain.

Tous l'écoutaient, bien des larmes coulèrent, larmes de joie, de regret, d'espérance. Le vieillard la pria de s'approcher, et lui demanda ce qui lui ferait

plaisir. Après avoir longuement réfléchi, elle dit que ce serait un violon et une grande boîte de peinture. Elle pensait à Germaine et à Agnès.

À la sortie de l'hôpital, la sœur lui annonça une nouvelle bouleversante. Le pauvre petit Pierre ne vivrait plus longtemps, ses souffrances seraient bientôt finies et son âme innocente rendue à son créateur. Kornelli s'enfuit en sanglotant. De retour à la maison. M^{me} Randin la consola en lui faisant comprendre combien elle avait été bonne et charitable et quel bonheur elle avait donné au cœur de ces pauvres malades.

Dès ce jour, la fillette fut complètement transformée. La vie de famille et le contact avec des gens si malheureux, lui firent estimer et apprécier le bonheur qu'elle avait ignoré jusqu'à ce jour.

CHAPITRE X

DE LA JOIE POUR TOUS

Les jours s'écoulaient rapidement et l'hiver approchait. Le soir, après le repas, une fois leurs devoirs terminés, les enfants se plaignaient de voir la nuit arriver trop vite. Agnès était toujours désespérée d'aller au lit.

— Dormir est du temps perdu, répétait-elle souvent, révoltée.

Les enfants demandaient toujours l'autorisation de chanter malgré l'heure tardive. La mère s'y opposait en leur disant qu'ils devaient aller se coucher.

La voix de Kornelli charmait tout le monde. Elle chantait comme un oiseau et apprenait facilement tous les airs. Elle avait la plus belle voix de sa classe et l'instituteur la plaçait toujours au premier rang, car elle entraînait toutes ses camarades.

Au mois de mars, le directeur écrivit à M^{me} Randin. Persuadé que son enfant était en bonnes mains, il avait résolu d'entreprendre un nouveau voyage à l'étranger, et il la pria de bien vouloir garder encore sa fillette.

Le printemps était déjà à la porte. Un jour que Kornelli rentrait de l'école, elle entendit un jeune merle qui sifflait gaiement. Un beau rayon de soleil inondait la ruelle d'une douce clarté. L'enfant revit Illerbach, la villa, le jardin, les fleurs et sa vieille amie Marthe.

— Que ce doit être beau en ce moment ! songeait-elle.

Elle courut à la maison, monta prestement l'escalier, s'installa à son pupitre et écrivit :

« Lausanne, le 12 avril.

« Cher papa,

« Comme tout doit être beau à la maison ! Plus beau que partout ailleurs, j'en suis certaine. Puis-je revenir bientôt ? Les violettes sont-elles en fleurs ? Tout doit être vert dans les forêts, et dans le jardin les roses, les œillets et les myosotis doivent être épanouis. Comme j'aimerais montrer à Germaine, à Agnès, bref à toute la famille Randin, la petite chèvre, les prairies et le jardin. Jacques désirait tant revenir à Illerbach. Oh ! si je pouvais seulement faire quelque chose pour eux ! Ils n'ont pas d'argent et ne pourront pas poursuivre leurs études. Comme je serais heureuse de venir avec eux et revoir toutes les beautés de chez nous.

« Bons baisers de ta
fille

« KORNELLI. »

Elle ne reçut une réponse que trois semaines plus tard. Son père lui disait que son voyage avait été plus long qu'il ne l'avait prévu. Il était très heureux que sa fille voulût revoir l'endroit où elle était née, ajoutant qu'il la priait d'inviter toute la famille Randin à passer les vacances chez lui. Kornelli fut un peu déçue de ne pouvoir partir tout de suite, mais la perspective d'inviter tout le monde la réjouissait si profondément que son chagrin disparut. Des cris d'allégresse accueillirent la lecture de cette lettre. Les jeunes filles n'avaient rien prévu pour les vacances d'été, et la perspective de rester à la maison ne les enchantait guère.

La mère était ravie. Elle avait tant pensé aux vacances, se demandant comment elle ferait pour envoyer ses enfants à la campagne ! Jacques souriait et répétait :

— Vous verrez comme tout est beau, le jardin, les arbres, les chevaux, tout est magnifique !

Quant à Kornelli, son désir de rentrer à la maison devint tel, que le jour du départ lui paraissait ne jamais venir.

Par un beau matin d'été la famille Randin partait pour Illerbach. La joie éclatait sur tous les visages. Le soleil brillait, il n'y avait pas un nuage au ciel. Kornelli, assise près de la fenêtre, regardait avec un bonheur infini se dérouler le paysage.

Trois heures plus tard, on fut à destination. Matthis était à la gare avec la voiture attelée des deux plus beaux chevaux.

— Maman ! regarde les marguerites blanches et les belles renoncules jaunes. Oh ! quels beaux myosotis bleus ! Puis-je faire arrêter la voiture pour en cueillir ?

— Patience, mon enfant, répondit Matthis, on vous attend et tu auras tout le temps d'en faire de beaux bouquets !

On arriva dans la cour de la villa. Kornelli sauta la première de la voiture, et s'écria :

— Quel bonheur d'être à la maison !

Elle demanda à Lucienne et à Juliette :

— Le jardin est-il toujours aussi beau ? Marthe habite-t-elle toujours dans sa petite chaumière ?

Et, sans attendre de réponse, elle courut dans sa chambre pour voir si tout était bien resté à sa place.

Le directeur sortit à la rencontre de ses invités. Kornelli se précipita vers lui et l'embrassa avec tant d'émotion qu'il en resta tout interdit.

— Oh ! Papa, tout est beau ; que je suis heureuse de te revoir et d'être de nouveau dans notre maison ! s'écriait la fillette.

Le père l'embrassa encore une fois, puis il la tint devant lui, ne la quittant pas des yeux :

— Kornelli, ma chère enfant, tu es maintenant l'image vivante de ta mère. Explique-moi comment ce miracle s'est produit.

— Maman le sait bien, elle m'a aidée, répondit-elle les yeux brillants de joie, puis elle alla chercher M^{me} Randin qui s'approchait avec ses enfants.

Le directeur salua tout le monde :

— Soyez les bienvenus dans ma maison.

Puis, prenant Kornelli par la main, il continua d'un ton ému :

— Quelle transformation ! J'en suis bouleversé et je vous suis très reconnaissant, madame, d'être arrivée à un résultat, si surprenant.

Kornelli demanda la permission de se rendre immédiatement chez son amie Marthe. Le père la lui accorda bien volontiers et tous les enfants coururent à travers la forêt, s'arrêtant à chaque instant pour cueillir des fleurs. Marthe qui avait appris leur arrivée se tenait à sa fenêtre. Elle vint à leur rencontre et les salua affectueusement. Sa stupéfaction et sa joie furent grandes en voyant le visage rayonnant de sa petite amie. Elle serra aussi la main de Jacques, mais à sa grande joie se mêlait aussi de la tristesse, car il était maigre et pâle. Elle lui en fit la remarque :

— Lorsque tu es parti, tu avais une santé resplendissante, mais aujourd'hui...

— C'est pour cette raison que je reviens à Illerbach, interrompit Jacques joyeusement. Je trouve que tout est encore plus beau que l'année dernière, et nous ne manquerons pas de venir vous voir chaque jour.

La bonne vieille restait saisie d'émotion, Kornelli lui semblait vraiment transfigurée.

— Il est temps de rentrer, dit-elle après qu'ils eurent tous bien bavardé, mais ainsi que vous me l'avez promis, vous viendrez me voir demain.

Elle les regarda partir du haut de sa galerie et répéta :

— Que je suis heureuse ! Que je suis heureuse !

Après le repas, les enfants se rendirent au jardin. Pendant ce temps le directeur s'entretenait avec M^{me} Randin :

— Eh bien, monsieur le directeur, êtes-vous satisfait des changements survenus chez votre fillette ? Permettez-moi aussi de vous remercier de tout cœur, pour votre si aimable invitation.

— C'est à moi de vous remercier. Je vous suis encore redevable. Je me demande comment vous avez pu métamorphoser une enfant auparavant si capricieuse et si malgracieuse.

— Cela ne m'a coûté ni peine, ni patience, ni souci, répondit M^{me} Randin. Une grande affection a suffi. Je vous assure qu'elle ne m'a jamais compliqué la tâche. Nous avons tous aimé Kornelli et je pense au chagrin que nous aurons lorsque nous devons nous séparer d'elle.

Le directeur marchait de long en large, puis, s'approchant de M^{me} Randin, il lui dit :

— Vous ne savez pas de quelles angoisses vous m'avez délivré et combien j'ai souffert de ne pouvoir m'occuper davantage de mon enfant.

— Je crois, monsieur, conclut M^{me} Randin, que c'est l'absence d'une mère et d'autres enfants qui la rendait si triste. Je dois vous dire aussi que j'ai appris par Jacques tout ce que la vieille Marthe a fait pour elle.

— J'y ai songé et je la récompenserai, répondit le directeur.



À cet instant, on entendit de grands cris dans le jardin.

M^{me} Randin et le directeur se dirigèrent vers la fenêtre et aperçurent Kornelli et Max sur le siège d'une petite voiture en osier traînée par une chèvre. La fillette tenait les rênes, tandis que Max faisait claquer un petit fouet. Debout derrière un buisson, Matthis surveillait d'un œil attendri ce premier essai, car c'était lui qui avait équipé cet attelage.

Les enfants n'avaient jamais connu de si beaux jours. Max et Jacques étaient presque constamment à l'écurie, tandis que Kornelli, Germaine et Agnès peignaient ou chantaient. Un beau jour d'août, une grande animation régna dans la maison. C'était la veille de l'anniversaire du directeur, et M^{me} Randin préparait une fête. Max et Jacques récitèrent des poésies ; Agnès, Germaine et Kornelli

donnèrent un concert. Marthe était aussi de la fête. La soirée terminée, le directeur prit la parole :



— Madame Randin, commença-t-il, il me serait très agréable que vous reveniez chez moi chaque été avec votre famille pour diriger ma maison. L'hiver, vous habitez une villa à Lausanne afin que vos enfants et ma petite Kornelli puissent achever leurs études. Je vois qu'ils ont du talent et je prendrai tous les frais à ma charge. Ils auront les leçons des meilleurs professeurs.

Cette nouvelle fut accueillie avec une joie extrême et la journée s'acheva dans le bonheur.

— Voyez, mes enfants, répète souvent M^{me} Randin qui est une seconde mère pour Kornelli, il ne faut jamais désespérer.

Marthe n'a pas été oubliée. Le directeur lui a fait don de sa petite chaumière et, chaque matin, Matthis lui apporte du lait frais ainsi que des légumes et des fruits.



Bien des années ont passé. Germaine est un peintre de grande valeur, Agnès une violoniste de talent, tandis que Jacques et Max sont devenus d'excellents collaborateurs du directeur à l'étranger.

L'été est pour tous une époque incomparable de plaisir toujours nouveau. Quand le premier soir les réunit tous à la maison, quand les montagnes flamboient et qu'au loin on entend le tintement des cloches, ils disent d'une seule voix qu'ils n'ont jamais vécu d'aussi bonnes heures.

— Nous nous lèverons demain à l'aurore, dit M^{me} Randin, pour voir le soleil se lever sur les montagnes.

Un hymne de joie monte vers le ciel étoilé, de tous ces cœurs débordant de reconnaissance.

FIN

CHEZ JOSEPH LE VANNIER

CHAPITRE PREMIER

À ALTKIRCH

Le hameau d'Altkirch est entouré de vertes collines séparées par des vallons, où resplendissent en été les fleurs des prairies. Ses maisonnettes de bois, groupées autour de la petite église toute blanche avec un clocher rouge, sont bien abritées des vents, car les collines l'entourent de tous les côtés, sauf d'un seul. Par cette ouverture, on voit les hauteurs du Rechberg et, en face, le village du même nom et ses maisons de pierre au milieu des forêts. Au centre coule le sauvage torrent du Zillerbach qui descend des montagnes et roule beaucoup de bois et de cailloux. Une grande route monte d'Altkirch à Rechberg, en faisant de longs détours. Elle descend d'abord par plusieurs lacets jusqu'au Zillerbach qu'elle traverse sur un vieux pont couvert, puis elle s'élève en zigzags sur l'autre versant jusqu'au village de Rechberg. Il est bien plus court et plus agréable de suivre l'étroit sentier qui descend la colline jusqu'à une passerelle en bois jetée en travers du torrent. Cette passerelle est juste assez large pour une personne ; on y a heureusement mis des parapets des deux côtés, car ce pont léger tremblote et vacille à chaque pas.

De là, on n'aperçoit aucune habitation sur les pentes vertes environnantes. Seule, au sommet de la colline d'où descend le sentier, une chapelle domine, depuis les temps les plus anciens, le cours d'eau tumultueux qui passe au-dessous d'elle et la passerelle si souvent emportée et toujours reconstruite au même endroit.

À Altkirch, il y a beaucoup de pauvres gens, car on n'y gagne pas grand'chose. Les hommes travaillent pour la plupart comme journaliers dans les fermes du voisinage ; quelques-uns possèdent un peu de terrain qu'ils cultivent. Un ou deux seulement, dans tout le village, ont assez de terre pour nourrir quelques vaches.

L'un des plus pauvres ménages était celui de Joseph le vannier, qui habitait à l'écart une vieille cabane au bord du sentier de la chapelle.

Sa maison est abritée par un vieux saule, dont les branches pendantes ont fini par la recouvrir entièrement. Joseph le vannier habitait là depuis sa naissance ; son père y avait vécu avant lui et y était mort à un âge avancé. Lui-même, devenu à son tour un vieillard, y demeurait avec sa vieille femme malade et ses deux petits-enfants.

Joseph le vannier avait un fils unique nommé André ; c'était un bon enfant, mais un caractère léger et inconstant. Il s'était marié jeune et à la satisfaction de ses parents, car il avait pris pour femme la brave et active Simone que chacun aimait. Grâce à elle, l'ordre et la propreté régnaient dans la petite cabane où Joseph et sa femme coulaient d'heureux jours avec Simone, qui s'occupait du matin au soir et ne laissait les parents manquer de rien.

André allait chaque jour travailler dans une grande ferme de l'autre côté du Zillerbach, et le samedi il rapportait une belle somme d'argent.



La vie était très sagement réglée et tout marchait à merveille.

Trois années s'écoulèrent ainsi sans que rien vînt troubler cette paix. Le Père Clément, qui habitait dans un vieux et long couvent derrière Altkirch, entrait souvent dans la maison de Joseph le vannier et disait presque chaque fois :

— Joseph, il fait bon entrer chez vous. On y respire un air de franche cordialité.

Ses yeux brillaient, de joie lorsque Simone, toujours propre et bien soignée, entrait en lui souhaitant la bienvenue de sa voix joyeuse, tandis que la petite Stanzeli, qu'elle tenait sur son bras, tendait de loin sa petite main au Père Clément.

Il répétait alors :

— Oui, Joseph, il fait bon dans votre chaumière.

Stanzeli allait avoir deux ans lorsqu'un petit Seppli vint au monde. Ce fut pour tous une grande joie. Mais, peu de temps après, il arriva un terrible malheur. Simone mourut et sa mort laissa un vide que rien ne pouvait plus combler. Depuis ce moment, on vit André rôder dans les environs et reprendre son caractère changeant et inquiet. Le dimanche, il ne pouvait plus rester à la maison où il se plaisait tant autrefois. Quelque chose d'irrésistible le poussait plus loin, toujours plus loin. Il s'imagina que s'il pouvait seulement partir et trouver de l'ouvrage quelque part, bien loin de chez lui, les choses finiraient par aller mieux. Il promit à ses parents de leur envoyer de l'argent pour leur entretien et celui de ses deux enfants, puis il partit. Pendant un certain temps, il tint parole et envoya à la maison une partie de ses gains, puis ses envois cessèrent et, depuis six ans, personne ne savait ce qu'il était devenu ; on ignorait même s'il était toujours en vie. Les deux vieillards devenaient de jour en jour plus infirmes et plus misérables. Leur unique gagne-pain était le vieux saule avec les branches duquel le grand-père tressait des paniers qu'il remettait chaque vendredi au fruitier pour les porter au marché de la ville avec ses fromages. Il gagnait ainsi bien peu de chose et la grand'mère devait bien calculer pour nouer les deux bouts.

Stanzeli allait avoir neuf ans, Seppli en avait sept. Stanzeli secondait déjà beaucoup le grand-père, car depuis quatre mois la grand'mère était au lit, malade, et ne pouvait plus s'occuper de rien. Le grand-père, aidé de Stanzeli, préparait chaque jour les repas. Il est vrai que ce n'était pas compliqué : de la bouillie à la farine de maïs, des pommes de terre et, de temps à autre, du café comme dessert. Il fallait cependant être deux, Stanzeli était trop petite pour soulever la marmite ; le grand-père, de son côté, ne se souvenait jamais exactement dans quel ordre se succédaient les diverses opérations, tandis que la fillette le savait parfaitement. Ils travaillaient toujours ensemble à la cuisine. Le plus souvent, Seppli restait avec eux dans cet étroit espace, où deux personnes avaient peine à circuler, encombrant tantôt l'un, tantôt l'autre, et ouvrant de grands yeux dans l'attente des bonnes choses qu'on préparait. Ni le grand-père, ni Stanzeli n'essayaient de le renvoyer. Ils savaient très bien que deux minutes après il serait de nouveau là.

Le beau et chaud soleil de septembre brillait sur les vertes collines qui entourent Altkirch. Quelques-uns de ses rayons tombaient à travers les vitres ternes sur le lit de la grand'mère.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle avec un soupir, le soleil brille encore. Si seulement je pouvais sortir encore une fois ! Ce n'est rien de rester là, immobile, mais le lit est aussi dur qu'une planche. L'oreiller est tout dégarni ; je frissonne en pensant à l'hiver que je devrai passer ici.

— Ne te fais pas d'avance du souci pour l'hiver, répliqua le grand-père en cherchant à l'apaiser. Je vais te préparer un peu de café pour te réchauffer.

Il appela Stanzeli qui arriva suivie de Seppli. La petite se mit à moudre le café pendant que le grand-père mettait l'eau sur le feu.

La grand'mère en but deux tasses. Stanzeli et Seppli en eurent aussi leur part avec des pommes de terre, car on ne leur donnait du pain que le dimanche. Puis le grand-père alla chercher les paniers qu'il avait terminés, il les attacha deux par deux avec une ficelle et les remit aux enfants. Il leur dit de se mettre en route en leur recommandant de ne pas rentrer trop tard. Ils savaient où ils devaient se rendre avec les paniers ; ils en portaient chaque semaine au fruitier. Ce dernier demeurait assez loin du hameau ; il fallait descendre la colline, passer devant la chapelle et remonter la forêt de l'autre côté jusqu'à la fromagerie.

Les enfants se mirent en route. Stanzeli allait tout droit sur son chemin et Seppli était bien obligé de suivre, bien qu'il eût souvent envie de s'arrêter pour une chose ou une autre. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent près de la chapelle, Stanzeli s'arrêta :

— Pose les paniers, Seppli, ordonna-t-elle, nous pouvons les laisser là pendant que nous entrerons à la chapelle.

Seppli se montra récalcitrant.

— Je ne veux pas entrer, j'ai trop chaud, dit-il en s'asseyant au bord du sentier.

Il restait obstinément assis par terre. Mais sa sœur le prit par la main et le tira pour le faire lever en répétant :

— Il faut venir, Seppli. Je suis certaine que tu ne fais pas bien, tu devrais me suivre.

Au même moment, ils virent le Père Clément qui montait vers la chapelle. En un clin d'œil, Seppli fut sur pied et tous deux vinrent lui tendre la main.

— Seppli ! Seppli ! dit-il avec bonté, qu'est-ce que je viens d'entendre ? Tu ne veux pas suivre ta sœur à la chapelle ? Tu as tort, tu dois l'accompagner.

Puis il poursuivit sa route et Seppli entra avec Stanzeli dans la chapelle où il pria. Lorsqu'ils sortirent, ils entendirent un bruit de voix venant du sentier très raide qui descend au torrent. Tout à coup, des têtes surgirent. On aperçut d'abord une tête de fillette, puis deux têtes de garçons. L'instant d'après, trois enfants se trouvèrent face à face avec eux. Ils s'examinèrent les uns les autres avec le plus grand étonnement et une grande attention.

CHAPITRE II

DE NOUVELLES CONNAISSANCES

La fillette qui venait d'apparaître était la plus âgée ; elle pouvait avoir onze ans, le plus grand de ses frères environ dix, tandis que l'autre avait l'air beaucoup plus jeune. La petite fille fit quelques pas pour se rapprocher des autres enfants et leur demanda :

— Comment vous appelez-vous, vous deux ?

Les enfants dirent leur nom.

— Où demeurez-vous ?

— À Altkirch, vers cette église là-bas, répondit Stanzeli, en désignant le clocher rouge qu'on apercevait entre les collines.

— C'est donc cette église qui est la vôtre ? Nous en avons une aussi, mais elle est fermée, et l'on n'y entre que le dimanche. Chez nous, il n'y a pas de chapelle comme celle-ci. En voilà encore une là-haut, regarde, Kurt, tout là-haut, au bord de la forêt.

La fillette montrait du doigt le sommet d'une éminence voisine, et son frère fit un signe de tête pour indiquer qu'il voyait.

— J'aimerais bien savoir pourquoi, dans ces pays-ci, vous avez de ces chapelles sur presque toutes les hauteurs ?

— Mais c'est pour qu'on entre y prier quand on passe devant, s'empressa d'expliquer Stanzeli.

— On peut le faire sans cela, répartit l'autre fillette, on peut prier partout où l'on se trouve ; en tout lieu le bon Dieu nous entend, je le sais.

— Oui, mais on y pense plus souvent lorsqu'on passe devant une chapelle, répliqua gravement Stanzeli.

— Il faut repartir, Lissa, dit le jeune Kurt, qui trouvait l'entretien trop long.

Lissa n'était pas pressée. Elle aimait faire de nouvelles connaissances et Stanzeli lui plaisait.

— Est-ce que tu connais aussi le Père Clément ? demanda Lissa.

Car, bien loin à la ronde, même de l'autre côté du Zillerbach, le Père Clément était l'ami de tous les enfants. Dès qu'il passait dans un village avec sa longue robe et le crucifix pendu à son côté, tous accouraient vers lui en lui tendant la main. Aussitôt il sortait de sa large robe un vieux porte-feuille et distribuait de belles petites images coloriées. Lissa en avait déjà reçu plusieurs. Les unes représentaient de petits anges semant des fleurs, d'autres un buisson de roses éclatantes avec un oiseau perché au-dessus. Le Père Clément rappelait de chers souvenirs.

— Il demeure à Altkirch dans le vieux couvent qui est tout en haut du village ; il vient souvent chez nous, répondit Stanzeli. Quelquefois, il apporte à la grand'mère un pain tout entier. Mais nous devons partir maintenant, car le fruitier habite encore loin.

Et Stanzeli reprit ses paniers et tendit les autres à son frère.

— Veux-tu venir me voir au Rechberg ? demanda Lissa qui aurait aimé retrouver cette nouvelle connaissance.

— Je ne connais pas le chemin, je ne suis encore jamais allée de l'autre côté du Zillerbach.

— Oh ! C'est bien facile à trouver ! Viens un dimanche après-midi de bonne heure, reprit Lissa d'un ton pressant, nous jouerons jusqu'au soir. Tu n'as qu'à traverser la passerelle en bas, puis ensuite tu montes jusqu'en haut. Tu arrives ainsi au Rechberg, et la grande maison au-dessous des autres est la nôtre. Tu viendras, n'est-ce pas ?

Les enfants se séparèrent. Stanzeli suivie de Seppli poursuivit sa route sur le sentier de la montagne, et Lissa chercha ses frères qui, depuis un moment, ne

disaient plus mot. Kurt était juché sur le vieux sapin à côté de la chapelle et se balançait imprudemment au bout d'une branche pourrie qui craquait. Lissa, fort intéressée, le regardait, s'attendant à le voir tomber avec la branche, ce qui lui paraissait plus amusant que dangereux. Non loin du sapin, le gros Charles étendu sur l'herbe dormait si profondément qu'il ne répondit pas aux appels de sa sœur. Mais soudain, on entendit dévaler du haut de la colline quelque chose qui tira Charles de son sommeil et amena bien vite Kurt au pied de son arbre. C'était un grand troupeau de moutons, jeunes et vieux, grands et petits, qui se bousculaient, sautaient, gambadaient en tumulte, tandis que le gros chien du berger courait sur les flancs pour empêcher les bêtes de s'égarer. Il aboyait si fort et sans arrêt que Charles s'éveilla subitement et se leva d'un bond pour contempler la dégringolade.

Le berger dirigeait ses moutons du côté d'Altkirch. Les trois enfants, muets d'admiration, regardaient le défilé et n'avaient pas assez d'yeux pour voir les jolis petits agneaux bondir gaiement autour de leurs mères qui les surveillaient d'un regard inquiet.

Quand toute l'armée eut passé, y compris l'arrière-garde composée des plus vieilles brebis, Charles sortit de sa contemplation et, poussant un profond soupir :

— Oh ! dit-il, si nous avions un petit agneau !



C'était précisément ce que pensaient Kurt et Lissa, si bien que tous trois se trouvèrent d'accord, ce qui leur arrivait rarement.

Lissa proposa de rentrer immédiatement à la maison et de supplier leur papa et leur maman d'acheter un agneau. Puis elle entreprit de dépeindre à ses frères tout ce qu'ils feraient avec leur petit mouton, comment ils le conduiraient partout avec eux, le mèneraient brouter dans la prairie et le verraient gambader tout en le surveillant avec soin, comme faisaient les vieilles brebis.

Ces perspectives les remplirent de joie et tous trois descendirent la colline en courant, Lissa en tête, pour traverser le torrent. La légère passerelle tremblait sous leurs pieds ; les planches disjointes rebondissaient derrière eux, si bien que Charles qui venait le dernier perdit l'équilibre, tomba au beau milieu de la passerelle et faillit être précipité dans les flots impétueux du Zillerbach. Kurt se retourna vivement et l'aida à se relever, puis Lissa ayant atteint la terre ferme, les planches cessèrent de bouger et les deux frères arrivèrent sains et saufs sur l'autre rive. Il y avait encore loin jusqu'au Rechberg ; les enfants mirent près d'une

heure avant d'arriver à la dernière montée, d'où ils apercevaient leur maison et la lumière aux fenêtres, car la nuit était venue.

Depuis plus d'une heure, la femme du syndic allait et venait d'un air inquiet du perron au jardin, regardait dans toutes les directions et rentrait pour recommencer cinq minutes après. Elle n'avait revu aucun des enfants depuis midi, et pourtant ils auraient dû revenir vers quatre heures pour prendre le thé. Ils avaient congé le samedi après-midi, et la mère leur ayant permis de passer ces heures de liberté dans le petit bois au-dessus de la maison, ils s'étaient mis gaîment en route au sortir de table. Mais il commençait à faire sombre et leur voix ne retentissait dans aucune direction. Où pouvaient-ils s'être attardés ? Serait-il arrivé malheur au petit Charles qui n'était pas aussi fort que les deux autres ? Toutes sortes de pensées tourmentaient la mère qui, de plus en plus anxieuse, allait sans cesse d'une fenêtre à l'autre.

Enfin, un bruit de voix animées se fit entendre sur la route. La mère sortit en hâte et vit les enfants qui arrivaient. Dès qu'ils l'aperçurent, ce fut à qui se précipiterait le plus vite pour parler le premier. Kurt et Lissa s'élancèrent presque en même temps criant tous deux à la fois. Au même instant une voix forte retentit :

— À table ! À table !

C'était le père qui, de retour de ses affaires, veillait au maintien de l'ordre dans sa maison. Lorsque toute la famille fut assise, les récits commencèrent. Avant tout, les enfants durent justifier leur grand retard. À force de questions, la mère-finit par savoir ce qui s'était passé. Lissa, au bout d'un moment, ayant trouvé ennuyeux de rester dans le bois, avait proposé aux autres de monter jusqu'au vieux tilleul. De cet endroit élevé, on distinguait la chapelle sur l'autre rive du Zillerbach et la petite passerelle au bas du sentier. Cette vue avait donné à Lissa une soudaine et irrésistible envie d'y descendre pour l'examiner de plus près, car le balancement de la passerelle lui était resté comme un souvenir agréable lors d'une précédente excursion. Ses frères étant d'accord, les enfants s'étaient mis immédiatement en route. Mais cette expédition leur avait demandé beaucoup plus de temps qu'ils n'avaient pensé. À la suite de ces explications, les parents leur interdirent de façon formelle de recommencer sans permission. Les enfants recommencèrent une seconde fois le récit de leurs aventures. Ils

décrivirent la chapelle, les deux autres enfants, le troupeau de moutons et racontèrent en dernier lieu ce qui s'était passé lors de la traversée du torrent. Après quoi le père s'opposa vivement à une nouvelle descente au Zillerbach. Il y avait en effet longtemps que le syndic tempêtait en vain contre ce dangereux passage.

— Voilà Charles, le gros, qui se repose de ses fatigues et vous aussi vous avez fini votre journée, fit-il en secouant un peu la chaise sur laquelle Charles était profondément endormi.

Mais ce n'était pas facile d'interrompre ce premier sommeil, aussi saisit-il la chaise et le dormeur pour les transporter tels quels dans la chambre, suivi par les aînés à qui cette plaisanterie faisait pousser des cris de joie. À partir de ce jour, à tous les repas, les enfants dirent l'un après l'autre, sur tous les tons, la même chanson :

— Oh ! si nous avions un petit agneau !

Finalement le père se laissa attendrir.

Un soir, la mère et les enfants étaient assis autour de la table et le petit Charles, qui s'ennuyait pendant que les autres étudiaient, répétait pour la sixième fois :

— Si nous avions un petit agneau !

Au même moment le père ouvrit la porte, et un agneau, un agneau vivant, entra en bondissant dans la chambre. Il était couvert d'une toison frisée, blanche comme la neige ; jamais les enfants n'avaient vu une si jolie petite bête. Ce furent des cris, des exclamations tellement qu'on ne s'entendait plus. L'agneau allait furetant et bêlant dans tous les coins, cherchant une issue, et les trois enfants lui couraient après en criant de joie. Au milieu de ce tumulte retentit la forte voix du père :

— En voilà assez pour cette fois. Le petit mouton va prendre possession de son étable toute neuve, et vous viendrez écouter ce que j'ai à vous dire.

On permit aux enfants d'accompagner l'agneau, car ils étaient fort curieux de voir où et comment on avait construit la nouvelle étable.

Ils trouvèrent, tout au fond de l'écurie des chevaux, un compartiment entouré de planches neuves et rempli de bonne paille fraîche qui faisait une litière douillette. On y avait aussi arrangé une crèche pour la nourriture de ranimai. Lorsqu'il fut couché sur son lit de paille, et qu'il se tint bien tranquille, quoiqu'un peu haletant, le père déclara qu'il fallait le laisser dormir. Il ferma la petite porte et fit signe aux enfants de le suivre.

De retour dans la salle à manger, il les plaça tous les trois en rang devant lui et, levant l'index d'un air grave, il commença :

— Écoutez-moi bien et prenez garde à ce que je vais vous dire. J'ai acheté ce petit agneau qu'on a enlevé à la brebis pour vous le donner. Il faut maintenant que vous remplaciez sa mère et que vous en ayez grand soin, afin qu'il se trouve bien auprès de vous et qu'il ne meure pas de chagrin. Vous pourrez le faire sortir à vos heures de récréation, jouer avec lui et le promener. Vous pourrez le conduire au pâturage où il broutera lui-même l'herbe qu'il aime ; en un mot, vous irez avec lui partout où vous voudrez. Mais vous ne laisserez jamais un instant cette petite bête seule dehors. Elle est beaucoup trop jeune pour savoir se diriger elle-même, elle s'égarerait, ne retrouverait plus l'écurie et finirait par périr misérablement dans quelque coin. Que celui qui sortira l'agneau ne le perde jamais de vue et le ramène toujours lui-même à l'écurie ! M'avez-vous bien compris et voulez-vous faire exactement comme je l'ordonne ? Si vous n'êtes pas d'accord, je le reconduis immédiatement à sa mère.

Les trois enfants s'écrièrent en chœur qu'il fallait leur laisser l'agneau, qu'à aucun prix ils ne voulaient le rendre. Ils promirent de tout leur cœur et avec la ferme intention de tenir leur parole de prendre soin du petit animal comme leur père l'avait exigé. Ils scellèrent cet engagement en mettant l'un après l'autre leur main dans celle de leur père.

Ce soir-là, ils eurent de la peine à s'endormir tant ils étaient, joyeux à la perspective de posséder un agneau vivant. Le petit Charles lui-même, le plus dormeur des trois, restait tout éveillé sur son lit et criait de temps en temps à Kurt :

— Papa verra bien que le petit agneau sera heureux chez nous.

CHAPITRE III

LA DISPARITION DE FRISON

Le lendemain, la principale question fut de savoir comment on appellerait l'agneau. Lissa proposa « Mitsou » comme le chat de son amie, ce nom lui paraissait original. Mais ses frères ne voulurent rien entendre. Kurt désirait « Bari » ; nom de l'énorme chien du meunier qu'il admirait beaucoup. Aussitôt Lissa et Charles s'opposèrent à ce qu'on donnât à leur petit agneau le nom de ce gros chien. La mère proposa « Frison » qui fut immédiatement adopté à l'unanimité.

La joie de posséder ce joli petit Frison à la blanche toison surpassait tous les autres plaisirs. Dès que les trois enfants avaient un moment de liberté, ils couraient ouvrir la petite étable, sortaient l'agneau et le promenaient. Quelquefois ils l'emmenaient au pâturage, ou dans le petit bois. Pendant que Lissa, assise sur le banc, gardait le petit mouton qui posait sa tête sur ses genoux, les garçons couraient au champ de trèfle voisin et en rapportaient des feuilles savoureuses que l'agneau mangeait dans leur main, en bêlant de satisfaction.

Parfois un seul des enfants sortait Frison de l'étable pour l'emmener faire quelques commissions, tantôt au moulin d'en bas, tantôt chez le boulanger ou chez la blanchisseuse. Le petit mouton trotait toujours gaîment à côté de son compagnon. Il semblait comprendre les discours que lui tenaient Kurt ou Lissa ou son grand ami Charles. Il répondait de temps en temps par un bêlement d'approbation et regardait son interlocuteur d'un tel air qu'on eut dit qu'il prenait part à l'entretien. Il devenait chaque jour plus familier et plus démonstratif avec les enfants. Dès que l'un d'eux venait le chercher à l'étable, il se frottait contre lui. De leur côté, les enfants l'aimaient de plus en plus, le soignaient, le surveillaient et, après leurs jeux, le ramenaient toujours à l'écurie, où il retrouvait sa petite maison et sa litière de paille fraîche. Aussi Frison prospérait-il et devenait-il rond comme une boule. Avec sa jolie laine frisée, si douce et si blanche, il avait toujours l'air d'avoir mis sa robe du dimanche.

Ainsi s'écoula le lumineux automne. Novembre vint. Jamais les enfants n'avaient vu le temps passer si vite. On commençait à parler de Noël pour le mois suivant. Kurt et Charles, qui savaient apprécier les joies du présent et les espérances de l'avenir, étaient parfaitement heureux. Pendant les promenades avec Frison, ils lui parlaient des merveilles de la fête de Noël et lui énuméraient les objets qu'ils attendaient en secret. Frison écoutait avec la plus grande attention et les deux frères ne manquaient pas de lui promettre sa part de cadeaux. À eux trois ils se réjouissaient d'avance de toutes les belles choses qu'ils espéraient.

Lissa était d'une nature différente. L'attente d'un nouveau plaisir lui donnait une sorte d'excitation fiévreuse et absorbait tellement ses pensées que les anciens jeux étaient relégués à l'arrière-plan. Or, Lissa avait une amie intime qui habitait plus bas, à la grande ferme, sur la route du Zillerbach. L'aimable Marie était toujours d'accord avec Lissa. La fillette fut prise soudain d'une grande envie de lui rendre visite. Elles parleraient de la prochaine fête de Noël. Lissa eut la permission d'aller faire sa visite le premier après-midi de congé. Dans son impatience, elle pouvait à peine tenir en place pendant que sa mère l'enveloppait d'un châle que le vent froid de novembre rendait nécessaire, puis elle s'éloigna en courant.



La mère la suivit du regard jusqu'à mi-chemin de la descente, après quoi elle rentra à la maison. Mais, une nouvelle idée traversa l'esprit de Lissa. Elle pensait que le chemin était long et que ce serait amusant d'avoir la compagnie du petit Frison, si toutefois les garçons ne l'avaient pas déjà emmené avec eux. Aussitôt, elle revint sur ses pas, courut à l'écurie où elle trouva Frison tranquillement couché sur sa litière. Elle le détacha bien vite, le fit sortir et redescendit en gambadant avec lui le long du sentier, tandis que le vent d'automne faisait tourbillonner les feuilles aux vives couleurs. Enfin les deux camarades arrivèrent à destination. Bientôt Lissa et son amie, absorbées par leurs confidences arpentèrent de long en large l'espace ensoleillé qui s'étendait devant la ferme, pendant que Frison broutait d'un air satisfait la haie de clôture du jardin. De temps en temps, les amies mordaient à belles dents dans des poires succulentes ou de belles pommes juteuses, la maman de Marie en avait apporté une pleine corbeille en disant à Lissa qu'elle pourrait emporter ce qui resterait. C'était toujours ainsi à la ferme, où les récoltes étaient abondantes et les fruits savoureux.

Quand l'heure du retour arriva, Marie accompagna Lissa. Elles avaient encore tant de choses à se dire qu'elles arrivèrent sans s'en apercevoir jusqu'au village. Marie se hâta de rentrer et Lissa monta en courant vers la maison car la nuit tombait déjà.

Tout à coup, au moment d'entrer, une pensée subite lui traversa l'esprit : « Où est Frison ? » Elle se rappelait qu'elle l'avait emmené, qu'elle l'avait vu broutant le long de la haie, après quoi elle l'avait complètement oublié. Elle se précipita sur la route qu'elle venait de quitter, appelant de tous côtés :

— Frison ! Frison ! Où es-tu ? Oh ! reviens ! »

Mais personne ne répondit et Frison ne se montra pas. Lissa retourna jusqu'à la ferme. Les fenêtres de la salle étaient éclairées et elle vit toute la famille réunie autour de la table. Mais elle eut beau fouiller du regard tous les coins de la salle, il n'y avait nulle part trace de l'agneau. Lissa fit alors le tour de la ferme, longea la haie d'un bout à l'autre, entra dans le jardin, fit de nouveau le tour de la haie en appelant toujours d'une voix caressante :

— Frison, viens donc ! Viens vers moi !

Ce fut en vain ; l'agneau ne fit pas entendre le plus petit bêlement. Une frayeur croissante emplissait le cœur de Lissa. L'obscurité se faisait plus épaisse, le vent hurlait plus fort et la soulevait presque de terre. Force lui était de rentrer à la maison ; mais qu'allait-elle faire ? Elle n'oserait pas dire que Frison était perdu parce qu'elle l'avait oublié. Cependant elle résolut de tout avouer à sa mère. Elle remonta au Rechberg de toute la vitesse de ses jambes. Lorsqu'elle arriva, tout était prêt pour le repas du soir. Le père était déjà là. Lissa se précipita dans la salle à manger, si rouge, si échauffée et si ébouriffée que sa mère lui dit aussitôt :

— Tu ne peux pas venir à table dans cet état, ma fille, va t'arranger.

Le père ajouta :

— Du reste tu ne dois pas rentrer si tard. Maintenant, disparais et dépêche-toi, sinon tu n'auras rien à manger.

Lissa s'empressa d'obéir quoique le repas lui fut bien indifférent ; elle aurait préféré ne pas rentrer à la salle à manger, mais il n'en était pas question. Elle redescendit fort abattue et redoutant les questions qu'on allait lui poser. À ce moment, un incident attira l'attention de toute la famille.

Jean, le domestique, entr'ouvrit la porte et dit en avançant la tête :

— Excusez, Monsieur le syndic, Catherine me dit que tous les enfants sont rentrés et le petit mouton n'est pas à l'écurie.

— Comment ? s'écria le père avec vivacité. Qui l'a sorti ? Lequel des trois est le coupable ?

— Pas moi ! Pas moi ! Bien sûr pas moi ! Moi non plus ! crièrent à l'envi Kurt et Charles d'une voix si assourdissante qu'on ne pouvait distinguer si Lissa se taisait ou criait avec eux. La mère chercha à apaiser le tumulte.

— Assez mes enfants. En tout cas, ce ne peut pas être Lissa. Elle est partie à midi pour aller trouver son amie Marie, et elle vient de rentrer il y a un instant seulement.

— C'est donc l'un de vous deux, reprit vivement le père en fixant sur les garçons un regard pénétrant.

De nouvelles et formidables clameurs furent la réponse :

— Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! Ni moi non plus ! et ils regardaient leur père en ouvrant tout grands des yeux si honnêtes que celui-ci fut convaincu :

— Non, ce n'est pas eux. Il faut donc croire que la porte de l'écurie est restée ouverte un instant et que le petit mouton en a profité pour s'échapper.

Dès que l'excitation causée par l'interrogatoire et la défense fut un peu calmée, un autre sentiment envahit les enfants. Charles pencha soudain la tête sur son bras et se mit à sangloter :

— À présent, Frison est perdu ! Nous ne pourrons plus jamais l'avoir ! À présent, il va périr misérablement !

Kurt faisait chorus. Tout en larmes, il s'écriait :

— Oui, il fait toujours plus froid, Frison n'a rien à manger, il gèlera !

Lissa pleurait et gémissait encore plus fort que ses frères. Elle ne prononçait pas une parole, mais il était aisé de voir combien son chagrin était plus profond que le leur, seulement elle avait d'autres motifs. Plus tard Kurt et Charles reposaient depuis longtemps sur leur oreiller, où Frison venait les visiter dans des rêves agréables, tandis que Lissa, assise sur son lit, le cœur plein d'angoisse, ne pouvait s'endormir. Elle était tourmentée en songeant au petit agneau abandonné dans la nuit noire, et à l'accusation qu'elle avait laissé porter contre ses frères.

Lissa, il est vrai, n'avait pas crié avec les autres :

— Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi !

mais elle avait gardé le silence quand sa mère avait déclaré en toute confiance : « Cela ne peut être Lissa. » L'enfant sentait fort bien qu'elle avait commis la même faute que si elle avait dit un mensonge. Elle était bien malheureuse et elle prit la résolution de tout raconter à sa mère dès le lendemain matin. Peut-être alors pourrait-on retrouver le petit Frison ?

Le matin suivant, il faisait un beau soleil et, pendant le déjeuner, on décida qu'en sortant de l'école les enfants se mettraient tous les trois à la recherche de Frison qui devait bien se trouver quelque part. On commencerait l'après-midi s'il le fallait et chacun croyait bien rentrer en possession de l'agneau avant le soir. Pour les rassurer, la mère leur annonça aussi que, de grand matin, leur père avait envoyé Jean, pour s'informer partout si on avait aperçu la petite bête. Il y avait

donc tout lieu d'espérer qu'on le retrouverait. Entendant ces paroles confiantes Lissa fut bien heureuse ; elle pensa qu'elle n'avait pas besoin de parler puisqu'on allait retrouver l'agneau.

On le chercha durant toute la journée sur tout le Rechberg, on demanda de ses nouvelles dans toutes les maisons, mais on eût pu croire que Frison avait disparu de la surface de la terre. Personne ne l'avait aperçu, toute trace de lui semblait perdue. On poursuivit les recherches plusieurs jours de suite, mais toujours en vain. Enfin le syndic déclara qu'il était inutile de continuer les recherches. Ou la pauvre bête était morte, ou elle s'était égarée trop loin pour qu'on puisse la retrouver.

Quelques jours après on vit tomber la première neige de l'hiver. Les flocons étaient si gros et si serrés qu'en peu de temps le jardin fut enseveli sous un blanc tapis jusqu'à mi-hauteur de la haie. Les années précédentes, cette première neige avait toujours été pour les enfants le sujet d'un immense plaisir et c'était avec des cris de joie qu'ils regardaient tomber les flocons légers. Mais cette fois ils demeurèrent tout à fait silencieux, chacun devant une fenêtre. Ils se représentaient en secret le pauvre petit Frison enseveli sous la neige glacée, ou cherchant peut-être en vain à se frayer un chemin et bêlant piteusement de sa voix bien connue. Le soir le père rentra en disant :

— Nous allons avoir une nuit glaciale, la neige est déjà durcie par le gel. Si par hasard la pauvre petite bête est encore en vie, elle périra certainement de froid dans quelque coin. Que ne l'ai-je laissée à sa mère au lieu de l'apporter ici !

À ces mots, Charles fondit en larmes, Kurt et Lissa sanglotèrent. Le père se hâta de quitter la salle pendant que la maman faisait son possible pour consoler les enfants.

À partir de ce jour-là, le père ne fit plus jamais allusion devant eux à l'agneau perdu et quand, parfois, ils retombaient dans un accès de désespoir, leur mère leur parlait toujours du beau Noël qui approchait.

Kurt et Charles retrouvaient alors leur gaîté, mais Lissa ne pouvait se réjouir avec eux. Elle était comme écrasée sous le poids d'un fardeau. Elle rêvait chaque nuit qu'elle voyait le petit Frison étendu dans la neige, à moitié mort de froid et de faim. Il la regardait avec des yeux tristes et lui disait : « C'est toi qui es la

cause de mes malheurs ». Elle s'éveillait tout en pleurs et, dans la journée, quand elle voulait s'amuser avec ses frères, elle ne le pouvait pas, elle pensait aux reproches qu'ils lui adresseraient s'ils savaient ce qu'elle avait fait. Elle n'osait plus regarder son père et sa mère en face depuis qu'elle leur avait caché ce qu'elle aurait dû avouer, et maintenant elle ne pouvait parler après avoir si longtemps fait croire qu'elle ne savait rien de la disparition de Frison. Ainsi Lissa ne connaissait plus la gaîté. Elle prenait chaque jour un air plus triste et plus désolé, et lorsque Kurt et Charles s'approchaient d'elle pour lui dire :

« Réjouis-toi, Lissa, Noël approche ! Pense à tout ce qu'il va peut-être nous apporter », les larmes lui montaient aux yeux, et c'était en pleurant qu'elle répondait :

« Je ne peux plus me réjouir, plus jamais, même à Noël ! » Charles, qui avait bon cœur, tentait de consoler sa sœur, mais elle pleurait de plus belle. Il prenait peur et s'enfuyait, se sentant mal à l'aise.

Ces changements n'avaient pas échappé à la mère. Elle observait souvent Lissa en silence en évitant de lui poser la moindre question.

CHAPITRE IV

UNE ÉTRANGE TROUVAILLE

Novembre touchait à sa fin. Une épaisse couche de neige recouvrait la terre et la froidure augmentait de jour en jour. À Altkirch, la grand'mère avait beau tirer dans tous les sens sa mince couverture, elle ne parvenait pas à se réchauffer. Il faisait très froid dans la petite chambre, car la provision de bois n'était pas considérable et, sous la neige, on ne pouvait plus ramasser la moindre branche morte. La pauvre grand'mère avait donc bien des motifs de se plaindre et de se lamenter. Quant au grand-père, il passait presque tout son temps assis sur le banc contre le poêle et tressait ses petits paniers tout en cherchant à divertir la pauvre malade.

Tant que la neige était tombée, le grand-père s'était vu dans l'obligation de porter lui-même les paniers chez le fruitier, car s'il avait envoyé les enfants, ils se seraient enfoncés dans la neige molle.

Après les premières tempêtes, le ciel s'était éclairci et les vastes champs de neige avaient si bien gelé qu'on pouvait marcher à leur surface comme sur la grande route. Les hommes les plus lourds ne parvenaient pas à faire craquer la glace. Le moment était venu où les enfants pouvaient reprendre leurs courses. Un jour, Stanzeli noua un châle sur ses épaules, Seppli prit son bonnet de laine et tous deux se mirent en route portant leurs paniers au bras. Au bout d'une demi-heure, comme ils arrivaient devant la chapelle, Stanzeli posa son fardeau à terre et prit Seppli par la main pour le faire entrer. Mais ce dernier se montra de nouveau revêche.

— Je ne veux pas entrer ; je ne veux pas dire ma prière à présent, j'ai trop froid aux doigts, déclara-t-il en plantant ses pieds dans la neige pour mieux résister à sa sœur.

Celle-ci l'exhorta, le tira, lui rappela avec inquiétude les paroles du père Clément. À son âge, Stanzeli avait déjà tant vu et tant entendu parler de chagrins et de misères, qu'elle trouvait un grand bonheur et une grande consolation à s'agenouiller et à prier. Elle insista ; son jeune frère céda et entra avec elle dans la petite chapelle silencieuse. Stanzeli dit sa prière à voix basse.

Tout à coup, au milieu du plus profond silence, retentit une plainte étrange. Stanzeli, un peu effrayée, se tourna vers son frère et lui chuchota :

— Tais-toi, Seppli, on ne doit pas faire de bruit dans les chapelles.

Tout bas, aussi, mais d'un ton courroucé, Seppli lui répondit :

— Je ne fais aucun bruit, c'est toi.

Au même instant la plainte se fit entendre plus fort que la première fois. Seppli examina d'un regard scrutateur un coin derrière l'autel. Soudain, saisissant Stanzeli par la manche, il la tira si vivement qu'elle le suivit d'un côté de l'autel. Là, à moitié caché par le tapis sous lequel il s'était blotti, un petit agneau blanc, tout tremblant de froid était couché. Il raidissait ses quatre jambes maigres et paraissait ne plus pouvoir bouger un membre.

— C'est un mouton ; quel beau cadeau ! s'écria Seppli.

Stanzeli considérait l'animal avec une grande stupéfaction. Elle aussi était persuadée que c'était un cadeau du ciel. Seulement elle ne comprenait pas très bien pourquoi ce petit mouton gisait là, épuisé et à demi-mort. Elle le caressa pour lui montrer qu'il ne devait pas avoir peur ; mais la pauvre bête remuait à peine et poussait seulement de temps en temps un gémissement plaintif.

— Il faut l'emmener à la maison et lui donner une pomme de terre ; il a faim, dit Seppli qui connaissait ce genre de souffrance et se lamentait fréquemment sur le même ton.

— À quoi penses-tu ? Nous devons d'abord monter chez le fruitier, fit Stanzeli, toujours fidèle à son devoir. Mais nous ne pouvons pas non plus laisser cette petite bête toute seule ici, poursuivit-elle en regardant l'agneau qui respirait avec difficulté. Je sais ce que nous allons faire, conclut-elle après une minute de réflexion : Tu vas rester ici pendant que j'irai chez le fruitier, et quand je serai redescendue nous emporterons ce petit mouton à la maison.

Seppli acquiesça et sa sœur partit en courant. Elle grimpait comme un chamois sur les champs de neige en pente.

Seppli s'assit par terre et contempla son cadeau. Le petit mouton était couvert d'une laine si moelleuse et si épaisse que Seppli eut envie d'y fourrer sa main gelée. Elle se réchauffa si bien qu'il s'empressa d'y mettre l'autre. Puis il se glissa entièrement contre l'animal qui lui fit l'effet d'un petit poêle, bien qu'il fût lui-même tout frissonnant ; son épaisse toison procurait à Seppli une délicieuse chaleur.

Une demi-heure plus tard, Stanzeli était déjà de retour. Les enfants joyeux se disposèrent à rapporter aux grands parents leur cadeau inattendu. Mais ils tentèrent en vain de mettre l'agneau sur ses jambes, sa faiblesse était si grande qu'il retombait tout de suite avec un gémissement douloureux.

— Nous le porterons. Mais il est trop lourd pour moi ; il faut que tu m'aides, dit Stanzeli en montrant à son frère comment il fallait prendre l'agneau pour ne pas lui faire mal.

Ils parvinrent à le soulever, mais c'était assez difficile de le porter à deux, et ils n'avançaient que très lentement. Cependant, ils étaient si heureux d'avoir reçu ce présent, qu'ils ne se découragèrent pas et arrivèrent à la maison où ils entrèrent avec leur trouvaille.

— Nous rapportons un mouton vivant qui a de la laine bien chaude ! cria Seppli en ouvrant la porte. Puis, quand ils furent entrés, les enfants déposèrent l'agneau sur le banc à côté du grand-père ébahi.

Stanzeli, raconta ce qui était arrivé. Le grand-père regarda du côté de la grand'mère pour voir ce qu'elle en pensait. Au même instant, elle se tourna vers lui en lui demandant :

— Qu'en penses-tu, Joseph ? Dis donc un mot.

Après quelque réflexion, le grand-père parla :

— Je vais monter chez le Père Clément pour lui demander ce que tout cela signifie.

Il se leva de son siège, prit son vieux bonnet de fourrure et sortit. Il revint accompagné du Père Clément. Celui-ci, après s'être approché de la grand'mère, et lui avoir adressé quelques bonnes paroles, s'assit à côté de l'agneau étendu comme mort et l'examina. Puis il fit approcher Stanzeli et Seppli et leur dit avec bonté :

— Voyez-vous, mes enfants, ce petit agneau est une pauvre bête égarée. Il appartient sans doute à un grand troupeau qui a traversé la montagne vers la fin de l'automne et le berger viendra certainement le réclamer. Il doit s'être perdu depuis longtemps, car il est à moitié mort de faim ; je ne sais même pas si nous arriverons à le ramener à la vie. Pour commencer, nous allons lui donner un peu de lait chaud ; nous verrons ensuite ce qu'il pourra avaler. Tout en parlant, le bon père avait légèrement soulevé l'agneau en plaçant sous sa tête une main compatissante. Le grand-père prit alors la parole avec un peu d'hésitation :

— Nous ferons ce que nous pourrons ; Stanzeli, va voir s'il reste encore une petite goutte de lait.

Mais le Père Clément fit signe à la fillette et poursuivit :

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Si vous êtes d'accord, j'emporterai l'agneau chez moi, j'ai de la place et j'en prendrai soin.

Ce fut pour les deux vieillards un véritable soulagement, ils n'auraient pas voulu laisser l'animal mourir de faim et ils n'avaient pas ce qui était indispensable pour sa nourriture.

Le Père Clément souleva la petite bête languissante, la prit dans ses bras et se dirigea avec elle du côté de son couvent. Seppli le suivit longtemps du regard en grommelant quelque peu.

Deux jours après, le grand-père aperçut le Père Clément qui s'approchait de leur chaumière. Très surpris, il interrogea la grand'mère :

— Pourquoi penses-tu que le Père Clément revient chez nous ?

— Le mouton a probablement péri, et il vient nous annoncer la chose afin que nous ne nous attendions pas à une récompense du berger, répondit la grand'mère.

Le Père Clément entra. Il était visible qu'il n'apportait pas une bonne nouvelle. Stanzeli et Seppli accoururent en lui tendant la main. Il leur fit à tous deux une caresse amicale, puis il se pencha vers le grand-père et lui murmura :

— Voulez-vous renvoyer un instant les enfants, j'ai à vous parler.

Le vieillard ne se sentait pas très rassuré. Il pensait qu'il serait préférable aussi d'éloigner la grand'mère s'il s'agissait d'une fâcheuse nouvelle.

Il remit une cruche à Stanzeli en lui disant :

— Va avec Seppli chercher le lait. Si c'est trop tôt, vous attendrez à la ferme. Il fait chaud dans l'étable.



Dès qu'ils furent partis, le Père Clément approcha sa chaise du lit de la grand'mère et dit :

— Venez aussi un peu plus près, Joseph, j'ai quelque chose à vous communiquer à tous deux, mais sachez que c'est bien à contre-cœur : votre fils est inculpé dans une mauvaise affaire.

À peine eut-il prononcé ces paroles que la grand'mère sanglota :

— Ah ! miséricorde, faut-il donc que je vive pour supporter une chose pareille ! Mon dernier espoir était qu'André reviendrait habiter avec nous. Ah ! miséricorde ! gémissait-elle sans fin.

Le grand-père était rempli de crainte et tout abattu.

— Qu'a-t-il donc fait, mon père ? demanda-t-il enfin en hésitant. Est-ce grave ?

Le Père Clément répondit qu'il ne savait pas encore exactement de quoi il s'agissait. Il savait seulement qu'André devait comparaître devant le syndic de Rechberg.

— Ah ! Miséricorde ! quel malheur pour lui d'avoir à comparaître de l'autre côté du Zillerbach. Ils ne manqueront pas de le punir sévèrement parce qu'il est d'une autre religion.

— Non, non, grand'mère, protesta le Père Clément. Le syndic est un homme probe et juste. Je le connais très bien ainsi que sa femme. Nous nous sommes très bien compris et je peux vous certifier que la différence de religion n'entrera pas en ligne de compte dans son jugement. Du reste, j'ai l'intention de me rendre prochainement chez lui ; je m'informerai de ce que devient votre fils et je parlerai en sa faveur.

Cette proposition fut accueillie avec gratitude par les deux vieillards. Le Père Clément promit de revenir les trouver sitôt qu'il aurait des nouvelles à leur communiquer. Le grand-père l'accompagna jusque devant la chaumière et lui demanda encore :

— Qu'est devenu le petit mouton ? Vit-il toujours ?

— Certainement, répondit le Père Clément, il devient gros et gras et fait de joyeuses cabrioles. Ce petit animal est si familier que j'aurai de la peine à le rendre au berger quand il viendra le réclamer.

Le Père Clément serra la main de Joseph le vannier et s'éloigna d'un pas rapide. Il avait à visiter d'autres malades qui attendaient sa venue avec impatience. En effet, le brave Père Clément était le consolateur des pauvres et des souffrants dans toute la paroisse d'Altkirch et même dans d'autres vallées éloignées.

CHAPITRE V

LA VEILLÉE DE NOËL

Le jour de Noël, si ardemment désiré, était enfin arrivé. Dès le matin, Kurt et Charles, très impatients, n'avaient cessé de monter et descendre l'escalier et de passer d'une chambre à l'autre sans parvenir à rester tranquilles un instant. Ils ne pouvaient tenir en place et, en s'agitant continuellement, ils avaient l'illusion que la soirée arriverait plus vite.

Lissa, assise dans un coin, répondait à peine à ses frères. Jamais elle n'avait passé un jour de Noël comme celui-ci. Quelle joyeuse impatience, quelle brûlante attente les années précédentes ! C'était un ravissement sans égal. Elle ne connaissait pas de plus grand bonheur que celui de ces heures d'espoir suivies de la réalisation de tous ses souhaits, au milieu du rayonnement des lumières. Aujourd'hui, assise à l'écart, elle aurait désiré partager la gaîté de ses frères. Mais elle était comme écrasée sous un fardeau qui étouffait en elle tout sentiment de joie. Si elle faisait un effort pour secouer son malaise, tout oublier et se réjouir comme autrefois de la soirée de Noël, il lui semblait tout à coup entendre les bêlements d'agonie de Frison. Elle se blottissait alors dans le coin le plus reculé de la chambre, l'oreille tendue au moindre bruit.

Vers le soir, Kurt et Charles échangeaient des paroles à voix basse :

— Dis donc, le jeu de croquet avec des boules de couleur, penses-tu que nous le recevrons cette année ?

— Peut-être répondait Kurt, tout bas. Mais, sais-tu ? J'aimerais encore mieux un traîneau neuf, parce que la luge ne glisse plus très bien.

— Oui, mais la forteresse, Kurt ! Tu te souviens que nous avons dit au moins mille fois que nous désirerions en avoir une. Je crois presque que nous aimerions encore mieux ne pas avoir le traîneau ; est-ce aussi ton avis ?

— Peut-être, répondit Kurt, en hésitant, car une nouvelle idée lui traversait l'esprit. Si nous avons une boîte de couleurs, nous pourrions de nouveau peindre de grandes images de soldats ?...

— Oh ! Oh ! fit Charles enchanté par cette perspective.

Leur mère entra dans la salle.

— Enfants, dit-elle, en leur faisant signe de la main, les bougies sont allumées, nous allons chanter. Mais où est votre sœur ?

La demi obscurité empêchait la maman de distinguer Lissa toujours assise dans un coin. Les garçons l'avaient oubliée, eux aussi, car elle n'avait pas prononcé une parole.

Quand on l'appela, elle s'avança sans mot dire et suivit les autres. La mère s'installa au piano et les enfants l'accompagnèrent. Lorsqu'ils eurent terminé, la mère se leva en disant :

— Restez tous trois bien tranquilles jusqu'à ce que je revienne vous appeler.

Alors Lissa se précipitant à sa suite la retint avec un accent de supplication désolée :

— Maman ! Maman ! je dois t'avouer quelque chose.

La mère conduisit l'enfant dans sa chambre et l'invita à s'expliquer :

— C'est moi qui avais emmené le petit Frison et qui l'ai oublié. Il s'est perdu, je n'ai rien dit, et c'est donc moi seule qui suis la cause de sa disparition. Oh ! il est mort de froid et de faim. Plus rien ne me fait plaisir au monde !

La maman attira Lissa contre elle et lui dit avec tendresse :

— Je suis heureuse que tu avoues maintenant ta faute. Tu aurais dû le faire plus tôt et tu n'aurais pas souffert. Mais sèche tes larmes, mon enfant, retourne auprès de tes frères, je reviendrai bientôt.

Lissa était soulagée d'un si grand poids, elle se sentait si libre et si légère qu'elle aurait volontiers bondi par-dessus les montagnes. Elle se rendit compte subitement du bonheur qu'elle n'avait pu éprouver de toute la journée : « C'est Noël ! C'est Noël ! Que de joies aujourd'hui ! » Tout son cœur débordait de

contentement, mais une ombre subsistait quand elle pensait à Frison. Où gisait-il maintenant ?

Lorsque Lissa rejoignit ses frères, ceux-ci la regardèrent avec stupéfaction. Mais aussitôt Charles déclara :

— Hourra ! Je pensais bien que tu redeviendrais joyeuse le jour de Noël.

La sonnette de la maison retentit plusieurs fois avec force. Au même moment ; la mère ouvrit la porte et un flot de lumière ruissela de la pièce voisine. Les enfants s'élancèrent. Toute la chambre rayonnait, flamboyait et, le regard ébloui par cette clarté, ne distinguait rien au-delà. Au beau milieu se dressait un grand sapin garni du haut en bas de bougies étincelantes. Autour des lumières planaient des petits anges blancs et roses et des oiseaux au plumage éclatant. Des fraises d'un rouge vif, des cerises écarlates, des poires dorées, de jolies petites pommes étaient suspendues à toutes les branches de ce sapin merveilleux. Les enfants tournaient autour de l'arbre, muets d'admiration. Soudain quelque chose entra en courant et Lissa fut presque renversée. Elle poussa un grand cri de joie, c'était Frison ! Oui, vraiment, c'était leur petit Frison, gras et sympathique, qui gambadait autour d'elle, frottait sa tête contre elle et poussait des bêlements joyeux.

À cette voix connue, Kurt et Charles se précipitèrent vers leur sœur et ne purent d'abord en croire leurs yeux. Frison n'était donc mort ni de faim, ni de froid ; il leur revenait au contraire plein de vie et plus folâtre que jamais. Ils l'étouffèrent presque de caresses et de marques d'amitié.

Cependant Charles venait d'apercevoir autre chose.

— Kurt, cria-t-il, hors de lui, en faisant un saut du côté de l'arbre, la forteresse ! notre forteresse !

Mais Kurt, s'exclamait à son tour :

— Viens voir ici le beau, le magnifique traîneau tout neuf.

Et Charles qui était accouru s'écriait à son tour :

— Oh ! j'aperçois une grande boîte de couleurs et il y a beaucoup de pinceaux à l'intérieur.

Quant à Lissa, elle ne cessait de caresser le petit agneau dont la présence était pour elle le plus beau cadeau de Noël. Ah ! qu'elle allait être heureuse maintenant que tout ce qui l'avait tourmentée était passé, et le mal qu'elle avait fait, réparé.

Tout à coup, elle aperçut deux grands yeux écarquillés fixés sur l'arbre comme en extase. N'était-ce pas Seppli ? Lissa, qui était restée accroupie à côté de son agneau, se releva d'un bond. Oui, c'était bien Seppli et à ses côtés Stanzeli, qui contemplait avec non moins d'admiration les éblouissantes splendeurs de l'arbre. Lissa s'approcha vivement des deux enfants :

— Tu t'es enfin décidée à venir me voir, Stanzeli ? lui demanda-t-elle. N'est-ce pas que l'arbre est beau ? Savais-tu que nous aurions un beau sapin aujourd'hui ?

— Oh ! non, répondit Stanzeli tout bas et fort intimidée, c'est ta maman qui nous a fait entrer. Le Père Clément nous a seulement dit ce matin que le petit mouton vous appartenait et que nous pouvions vous le ramener.

— C'est donc vous qui avez ramené Frison ? Mais où était-il ? Comment se fait-il qu'il ait l'air si bien portant ?

La mère s'approcha alors et dit à Lissa qu'elle lui expliquerait tout cela plus tard. Pour l'instant, elle devait conduire les deux enfants vers la table près de la fenêtre, car on avait aussi pensé à eux.

Au premier abord, Seppli résista. Il n'avait encore jamais vu quelque chose de pareil à cet arbre éblouissant, qui portait sur chaque branche les choses les plus séduisantes et les plus merveilleuses. Il ne lui était pas possible d'en détacher ses regards. Il ne bougeait pas malgré l'invitation engageante de Lissa.

— Viens donc, Seppli, finit-elle par lui dire, tu verras aussi bien l'arbre depuis la table là-bas.

Alors l'enfant s'en alla lentement sans quitter le sapin des yeux. Mais, arrivé devant la table, il fut saisi par un spectacle auquel il ne s'attendait pas. Il vit sur une assiette un pain d'épices si gros qu'il n'en avait jamais vu de pareil ; ce pain était entouré d'une quantité de pommes rouges et de grosses noix. À côté de l'assiette, il y avait un sac d'écolier dans lequel on pouvait mettre tout ce qui était nécessaire pour la classe. Et dans ce sac se trouvaient déjà le livre, l'ardoise, le

crayon, tout ce qu'il fallait pour entrer à l'école à Pâques. Enfin Seppli trouva encore à sa place une bonne blouse épaisse, telle qu'il n'en avait encore jamais possédée. Dès l'instant où Lissa lui avait déclaré :

— Tout ceci est pour toi,

il était demeuré pétrifié devant la table, regardant tantôt les trésors étalés, tantôt Stanzeli, comme pour lui demander : « Est-ce bien vrai ? »



La fillette, de son côté, regardait avec admiration la belle jupe chaude et la boîte à ouvrage bien garnie qui accompagnaient son pain d'épices, ses pommes et ses noix.

Subitement, elle tressaillit, effrayée, en voyant venir, droit vers elle, le syndic, suivi d'un homme qui, jusque-là, s'était tenu près de la porte avec Catherine et Jean.

— Tenez, la voilà : vous ne la reconnaîtrez probablement plus, dit le syndic en désignant Stanzeli.

Puis il s'éloigna. L'homme tendit la main à Stanzeli :

— Touche-moi la main, fillette, dit-il.

L'enfant obéit en levant vers lui un regard grave et interrogateur.

— Stanzeli ! Stanzeli ! dit-il alors ému, ne fais pas comme si j'étais un étranger. Tu as exactement le visage et le regard de ta mère. Allons, dis-moi quelque chose, chère Stanzeli, je suis ton père.

Et tandis qu'il parlait, il essuyait ses larmes.

— Nous avons seulement un grand-père et une grand'mère, déclara avec force et conviction Seppli qui écoutait avec attention.

— Non, non, Seppli, tu te trompes, vous avez un père, et c'est moi, dit l'homme en prenant ses enfants chacun d'une main. Je vous prouverai que je suis votre père, mais il faut aussi que vous soyez avec moi comme les autres enfants. N'est-ce pas, Stanzeli, tu veux bien être gentille avec ton père ?

L'homme essuyait toujours ses yeux.

— Oui, je le veux bien ; j'essayerai tout au moins, répondit la fillette, quoique je ne vous connaisse pas du tout.

Jusqu'à ce moment, le syndic avait regardé du coin de l'œil le groupe qui se tenait près de la fenêtre. Il s'avança :

— André, dit-il avec bonté, je connais aussi un père et une mère qui souffrent de ce que leur fils les ignore, et n'a pour eux ni une bonne parole, ni un geste de reconnaissance pour lui avoir gardé et élevé ses enfants. Aujourd'hui, c'est Noël, il faut que tout le monde soit heureux. Allez donc, André, attelez au traîneau le cheval brun et vous reconduirez vous-même vos enfants à la maison paternelle. Redevenez l'homme que vous étiez auparavant.

— Merci, monsieur le syndic, vous verrez que, par mon travail et ma conduite je vous donnerai satisfaction, vous serez content de moi.

— Tant mieux ! Tant mieux ! Maintenant, en avant, André, prenez aussi ce paquet sur le traîneau. Et le syndic désigna un énorme ballot déposé à côté de la table des enfants. André le chargea sur son épaule et sortit. On fit soigneusement l'emballage des cadeaux qu'avaient reçus Stanzeli et Seppli, puis les enfants se séparèrent après avoir convenu qu'au premier beau dimanche de printemps ils reviendraient au Rechberg, et que Lissa et ses frères se rendraient à leur tour à

Altkirch. Ils ne voulaient pas tarder à aller voir le Père Clément en compagnie de Frison pour le remercier des bons soins donnés au mouton. Puis Catherine prit les enfants par la main et descendit les installer dans le traîneau, tandis que la maman lui criait :

— Catherine, enveloppez-les bien tous deux dans la grande couverture, afin qu'ils ne risquent pas de geler en chemin.

Cependant, autour de l'arbre, la joie et le ravissement causés par les magnifiques cadeaux étalés sur la table régnèrent encore longtemps. Mais l'agneau retrouvé était sans contredit la plus belle étrenne. Il faisait entendre de si joyeux bêlements !

À l'heure où le vigoureux cheval brun s'éloignait au galop de la maison du syndic, le Père Clément quittait son vieux couvent et descendait le sentier au clair de lune. Il souriait complaisamment en se rappelant sa visite au Rechberg, dix jours auparavant. Là, il avait appris que l'affaire du fils de Joseph n'était pas si mauvaise qu'on l'avait tout d'abord pensé. Il s'était enfui de chez un maître qui le maltraitait. Or, ce maître, paysan riche et fort considéré, ne l'entendait pas ainsi. Il avait fait grand bruit et porté plainte contre André. Cette affaire était venue devant le syndic qui avait déclaré qu'un maître, quel qu'il fût, ne devait pas maltraiter un serviteur. C'était le syndic en personne qui avait mis le Père Clément au courant de ces détails. Ce dernier en avait profité pour lui parler un peu des vieux parents d'André et de ses enfants, en ajoutant que, seule, la mort de sa femme Simone avait fait perdre la tête à l'accusé. Il avait encore ajouté qu'André n'avait pas un mauvais fond et qu'une bonne parole du syndic lui remonterait probablement le moral. Le syndic avait promis d'intervenir, puis sa femme avait questionné le Père Clément sur le ménage de Joseph le vannier, sur les enfants, si bien que, d'une chose à l'autre, il était arrivé à parler de l'agneau trouvé dont il avait pris soin. Et, tout à coup, on avait découvert que cet agneau devait être le petit Frison. Le syndic et sa femme en avaient éprouvé une vive joie et avaient chargé le Père Clément de faire porter l'agneau par les deux enfants, le jour de Noël, afin qu'ils puissent aussi recevoir des cadeaux et participer à la fête.

Le bon Père s'était acquitté de cette commission avec un extrême plaisir, mais il n'avait pas soufflé mot de l'arbre, ni aux vieillards, ni aux enfants, et c'est ce qui le faisait sourire d'un air si content car il se représentait la surprise de Seppli

et Stanzeli. Comme il tenait à voir leurs visages heureux et espérait trouver le grand-père et la grand'mère un peu plus joyeux que d'habitude, il s'était malgré l'heure tardive, mis en route pour la chaumière du vieux Joseph le vannier. À son entrée dans la chambre, la grand'mère l'accueillit par ces mots :

— Merci de votre visite, Père Clément ! Nous entendrons au moins de bonnes paroles. Il fait déjà sombre, les enfants sont encore en chemin et ils doivent passer le Zillerbach. Ah ! pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé !

— Non, non, grand'mère, répondit le Père d'un ton encourageant. Aujourd'hui, il ne faut plus se lamenter. C'est un jour de joie. Maintenant, bavardons un peu, et vous, Joseph, venez vous joindre à nous, le temps passera plus vite.

À la manière dont André faisait trotter le cheval brun, on aurait dit que le traîneau avait des ailes. André avait été saisi d'un tel désir de revenir chez lui que le cheval n'allait pas assez vite à son gré. Il y avait six ans qu'il n'avait pas reparu à la maison. Toutes les fois qu'il songeait à sa chaumière, il ressentait de nouveau la tristesse et le vide dont il avait été envahi à la mort de sa femme Simone. C'était toujours pour échapper à ces souvenirs qu'il cherchait à s'en aller plus loin. Mais, ce soir-là, depuis qu'il avait vu ses enfants, tout lui apparaissait sous un jour nouveau. Stanzeli lui avait rappelé d'une manière si vivante sa femme, les jours paisibles passés en sa compagnie et celle de ses parents dans la cabane au saule, qu'il avait hâte d'arriver auprès de son père et de sa mère.

Enfin, le traîneau s'arrêta devant le vieux saule. André fit descendre les enfants et jeta l'épaisse couverture sur le dos du cheval puis, prenant d'une main Stanzeli, de l'autre Seppli, il pénétra dans la chambre. violemment ému il s'élança vers le lit de sa mère en disant :

— Mère ! Père ! Ne soyez plus fâchés contre moi, pardonnez-moi ! Je veux désormais faire tout ce que je pourrai pour vous aider ; je sais que vous avez eu bien de la peine, mais les choses iront mieux dorénavant.

Les vieux parents pleuraient de joie et la mère ne cessait de répéter :

— Oh ! André, oh ! André, est-ce possible ?

Le père tendit la main à son fils :

— Bien, André, tout est pardonné et oublié. Sois le bienvenu chez tes parents. Et maintenant, explique-nous comment tu as trouvé les enfants et ce que tu fais en ce moment.

Mais, avant tout, André serra la main du Père Clément qui écoutait et souriait avec une expression de joie profonde. Les parents apprirent alors, à leur grand étonnement, que le syndic avait un serviteur qui le quittait pour s'installer à son compte, et qu'il l'avait engagé comme domestique.

— Il me donne de bons gages, je viendrai vous les apporter chaque dimanche.

Il y avait longtemps que Seppli, les deux bras chargés, allait d'un coin de la chambre à l'autre sans réussir à attirer l'attention sur ses trésors pour lesquels il ne trouvait aucune place. Enfin, il put pénétrer jusqu'au lit de la grand'mère qu'il eut bientôt à moitié couvert de ses cadeaux. Stanzeli, déposa les siens de l'autre côté, de sorte que la tête de la grand-mère semblait émerger d'une boutique. Elle joignit les mains d'admiration, en répétant :

— Comment cela est-il possible ? Comment cela est-il possible ?

Ce fut bien autre chose lorsque André déballa le gros ballot, cadeau du syndic et de son épouse. Il y avait des oreillers, des couvertures, tout ce qu'il fallait pour que la grand'mère ait un lit bien chaud.

Jamais encore dans la cabane de Joseph le vannier on n'avait fêté Noël avec autant de joie. André eut encore, ce soir-là, le bonheur de voir ses enfants venir à lui familièrement et s'asseoir, la fillette sur un genou, le garçon sur l'autre. C'était à qui des deux lui témoignerait le plus de confiance en voyant combien il aimait le grand-père et la grand'mère.

Malheureusement il fallut se séparer. André ne devait pas tarder à retourner au Rechberg, mais il savait qu'il reviendrait avant peu, qu'il pourrait passer tous les dimanches à la maison.

Entre le Rechberg et Altkirch les relations sont devenues fréquentes. André travaille avec assiduité chez le syndic.

Il vient chaque dimanche à Altkirch en apportant un beau pain blanc, très gros et tout frais, ainsi que du café de qualité. Grâce aux fortifiants qu'on lui a envoyés du Rechberg, la grand'mère s'est rétablie. Elle a pu recommencer à faire

elle-même le ménage. C'est elle qui, le dimanche, accueille dans la chambre bien rangée, André, le grand-père et les enfants. Aussi André se réjouit-il beaucoup de sa visite hebdomadaire et répète-t-il fréquemment :

— C'est tout de même à la maison qu'on se trouve le mieux.

De temps en temps, on permet à Stanzeli et à Seppli de venir rendre visite à leur père au Rechberg, et c'est chaque fois une belle fête pour les cinq enfants réunis. Frison est toujours de la partie et se joint à tous les jeux.

Que de fois, Lissa pense en le regardant :

— Oh ! que je suis contente maintenant ! Jamais plus, à l'avenir, je ne cacherai une faute. Je l'avouerai immédiatement.

Une grande joie règne toujours dans la chaumière du vannier. Le grand-père et la grand'mère sont heureux de voir leur fils habiter près d'eux, et chaque dimanche on entend retentir sous le vieux saule des chants d'allégresse et de reconnaissance.

FIN

LA MÉTAMORPHOSE DE THIS

CHAPITRE PREMIER

AU CHALET DE JEAN LE BÛCHERON

Quand on monte au Seelisberg en passant derrière la montagne, on passe sur la pente d'un pâturage si frais, si éclatant, qu'on éprouve le désir de se mêler aux paisibles troupeaux et de s'asseoir dans cette herbe aromatique et savoureuse. Les vaches, propres et bien nourries, vont et viennent sans cesse au tintement mélodieux de leurs sonnailles. Toutes les bêtes portent une cloche au cou afin qu'on les entende de toutes parts et qu'aucune ne risque de s'égarer le long d'un précipice au fond duquel elle pourrait tomber. Il y a bien, là-haut, toute une troupe d'enfants chargés de les garder, mais néanmoins les clochettes sont nécessaires, et personne ne voudrait se priver d'entendre leur joli carillon.

Sur l'autre versant de la montagne, s'égaillent de nombreux petits chalets en bois d'où l'on voit bondir un torrent écumeux qui descend impétueusement vers la vallée. On a baptisé ce lieu « La Pente », parce que aucune des maisons n'est construite sur un espace plat. Il semblerait plutôt qu'on les a jetées à la poignée du haut du ciel, et qu'elles sont restées accrochées au flanc de la montagne.

Vues de la route du bas, elles ont toutes l'air charmant et sympathique, avec leurs galeries fleuries et leurs petits escaliers de bois. Mais, quand on se rapproche, on constate de grandes différences. Les deux premières que l'on rencontre ne se ressemblent pas du tout. Elles sont très près l'une de l'autre, et complètement séparées par le plus gros torrent du pays, la Vuachère, qui se précipite des hauteurs en bouillonnant.

Le premier de ces chalets avait toujours ses fenêtres hermétiquement closes, même pendant les plus belles journées d'été, et l'air ne pouvait pénétrer à l'intérieur que par les vitres brisées, dont on remplaçait les carreaux par des feuilles de papier, afin de se préserver un peu du rude froid de l'hiver. Le petit escalier de bois n'avait plus une seule marche en bon état ; quant à la galerie, elle

était si délabrée, que c'était un vrai miracle de ne pas voir les marmots se casser bras et jambes en tombant. Leurs membres étaient bien entiers, mais fort malpropres, couverts de boue et de poussière des pieds à la tête et aucun peigne n'effleurait les chevelures.

Quatre de ces petits épouvantails traînaient toute la journée autour du chalet. Le soir venu, quatre autres enfants, plus âgés, trois vigoureux gars et une fillette, se joignaient à eux. Ils n'étaient guère mieux soignés mais ils avaient une apparence un peu plus propre que les petits, parce qu'ils étaient en âge de se laver eux-mêmes, et que cela leur arrivait quelquefois.

Le chalet situé sur l'autre rive de la Vuachère était bien différent avec ses alentours bien entretenus. Les marches du petit escalier semblaient toujours fraîchement balayées et sur le rebord de la galerie fleurissaient de magnifiques œillets qui embaumaient durant tout l'été. L'une des petites fenêtres reluisantes de propreté était ouverte et laissait pénétrer à l'intérieur de bon air de la montagne, tout chaud de soleil et embaumé.

Dans l'embrasure, on apercevait une femme encore vaillante et robuste, malgré ses beaux cheveux blancs bien lissés sous une coiffe noire. On la voyait souvent occupée à coudre du linge d'homme en grosse toile solide. Elle était toujours d'une propreté irréprochable. C'était madame Moulin, la mère du jeune fruitier, le jovial Auguste aux bras vigoureux. Durant tout l'été il fabriquait ses fromages au chalet d'en haut et, à la fin de l'automne, il redescendait passer l'hiver avec sa mère. Il faisait alors le beurre de la laiterie voisine.

Aucune passerelle ne franchissait les eaux de la Vuachère ; les deux chalets étaient absolument séparés, et madame Moulin connaissait des gens demeurant loin de chez elle, beaucoup mieux que ses voisins d'en face. À ceux-ci, elle accordait de temps en temps un silencieux regard, accompagné d'un hochement de tête significatif quand elle apercevait les petits visages tout noirs et les vêtements sales des enfants si près du torrent à l'eau limpide. Elle ne regardait d'ailleurs dans cette direction que très rarement, parce que cette vue lui déplaisait trop. Elle préférait, le soir, le travail achevé, admirer ses œillets rouges sur la galerie, ou se reposer les yeux sur la pente verte tout illuminée qui s'abaissait de son chalet vers la vallée.

Les petits sauvages de l'autre côté du torrent étaient les enfants de Jean le bûcheron qui allait en journée pour fendre le bois, faucher l'herbe et quelquefois porter de lourds fardeaux sur la montagne. Il passait presque tout son temps hors de chez lui.

Sa femme avait, c'est certain, beaucoup de travail à la maison. Elle avait admis une bonne fois qu'il lui était impossible de tenir propres tant de petits enfants à la fois et elle avait la certitude que tout finit toujours par s'arranger. Elle laissait donc aller les choses sans se tourmenter. Au bon air de la montagne, les marmots restaient malgré tout en bonne santé et s'en donnaient à cœur joie, se roulant et se traînant à quatre pattes sur le gazon.



En été, les aînés s'engageaient ici ou là pour garder les vaches, c'était pour eux une joyeuse époque. Garçons et filles se rencontraient au pâturage et s'amusaient follement sur le vaste espace gazonné. Toute la journée, on entendait leurs chants répétés plusieurs fois par l'écho.

D'autres fois, les enfants trouvaient du travail dans la vallée, où on les employait à arracher les mauvaises herbes et à d'autres travaux des champs pas trop pénibles.

Ainsi l'été, ils gagnaient leur subsistance et rapportaient même à la maison quelque argent dont la mère trouvait immédiatement l'emploi. Elle avait en effet les quatre cadets à nourrir et les huit à habiller. Malgré la simplicité de leurs vêtements, il fallait toujours acheter quelque chose.



Jean le bûcheron n'avait même pas une vache, comme tous les montagnards des environs. Il ne possédait qu'une chèvre et un petit champ de pommes de terre ; c'est avec ce peu de ressources que sa femme devait se tirer d'affaire tout l'été et nourrir les petits, sans compter l'un ou l'autre des aînés s'il ne trouvait pas de travail. En hiver, le père rentrait de temps en temps à la maison, mais il n'apportait pas grand-chose ; son chalet et son champ étaient tellement hypothéqués, qu'il y avait toute l'année des intérêts à payer.

Aussi sa femme avait-elle bien de la peine à nouer les deux bouts, d'autant plus qu'elle n'avait pas beaucoup d'ordre et n'était pas habile à l'ouvrage. Il lui arrivait parfois de rester de longues heures assise sur la petite galerie délabrée. Au lieu de planter quelques clous aux endroits qui menaçaient ruine, elle se contentait de regarder la maisonnette en face dont les vitres étincelaient au soleil, en murmurant avec humeur :

— Elle peut bien nettoyer, celle-là, et tenir son chalet en ordre, elle n'a rien d'autre à faire. Mais nous autres...

Alors, de dépit, elle rentrait dans l'air épais de la petite chambre et passait son humeur sur le premier des enfants qui se trouvait sur son passage. Le plus souvent cela tombait sur un garçon de dix à onze ans qui n'était pas à elle, mais

qui habitait là depuis sa naissance. Il était connu dans toute la contrée sous le nom de This le nigaud, et il était si maigre et si chétif, qu'on lui aurait donné à peine huit ans. Il avait l'air sauvage et effarouché et, quand on lui parlait, son regard craintif restait fixé à terre.

This n'avait jamais connu sa mère qui était morte quand il avait deux ans à peine. Peu de temps après, son père, descendant de la montagne où il avait coupé le foin, était tombé dans un précipice. Infirme à la suite de cette chute ; il ne pouvait plus rien faire que tresser des nattes en paille qu'il allait vendre ensuite au grand hôtel du Seelisberg. Le jeune This n'avait jamais vu son père autrement qu'assis sur un tabouret avec une natte posée sur les genoux. Les gens du pays ne l'appelaient que Mathis le boiteux. Il était mort six ans auparavant. Comme il habitait avec son petit garçon une mansarde dans le chalet de Jean le bûcheron, l'enfant y était resté après la mort de son père. La commune payait chaque mois une modique somme pour son entretien.

Le petit This avait toujours eu un naturel timide et réservé. Le père, après la mort de sa femme et son triste accident, avait perdu tout ressort et toute énergie. Il parlait peu avant ses malheurs, étant plutôt taciturne, mais dès lors il ne parla plus du tout. Son fils passait des journées entières près de lui sans entendre une parole, si bien qu'il avait été longtemps avant de savoir parler.

Lorsqu'il eut perdu son père et qu'il se trouva pour ainsi dire adopté par la famille du bûcheron, il n'ouvrit presque jamais la bouche. Comme il ne se défendait jamais, chacun le brusquait et le rudoyait. Il endurait silencieusement les coups des enfants et les méchantes paroles de la mère lorsqu'elle était en colère. This ne se révoltait jamais ; il avait la conviction que tout le monde était contre lui et que cela ne servirait à rien de protester. Il était devenu si craintif et si sauvage, qu'il semblait s'apercevoir à peine de ce qui se passait autour de lui et qu'il ne répondait presque plus quand on lui adressait la parole. Il avait toujours l'air de chercher un endroit pour se cacher, un trou pour s'y blottir et disparaître. Il y avait longtemps que les grands criaient à tout propos :

— This, tu n'es qu'un nigaud et un sot.

Et les cadets ne manquèrent pas de le lui répéter dès qu'ils purent parler. This n'avait jamais répondu, si bien que les gens concluaient qu'il lui manquait

effectivement quelque chose et on ne l'appela plus que « This le nigaud » ou « This l'idiot ».

On pouvait croire que This ne savait rien faire. Si on l'envoyait garder les vaches de la commune, son premier soin était de se cacher derrière une haie ou un buisson. Il demeurait là, immobile et tremblant de frayeur quand il entendait les autres enfants qui venaient le chercher pour qu'il joue avec eux. Or ces amusements se terminaient invariablement par des coups, dont This recevait la plus grande part, parce qu'il n'essayait même pas de se défendre contre de plus forts que lui. Il était le souffre-douleur de tous. Pendant qu'il restait blotti dans sa cachette, ses vaches couraient où bon leur semblait et s'en allaient brouter dans le pâturage du voisin. Cela créait toujours des ennuis, aussi chacun finit-il par trouver que This était trop nigaud, même pour garder les vaches et, personne ne voulut plus l'engager. Il en fut de même pour les travaux des champs. Quand les enfants allaient arracher les mauvaises herbes dans les pommes de terre, leur passe-temps favori consistait à se lancer de la terre. This en recevait de tous côtés ; les garnements trouvaient cela très drôle, aussi les mottes pleuvaient-elles nombreuses sur le pauvre garçon qui saisissait la première occasion pour s'esquiver et se mettre à l'abri. Son travail n'avancait pas, si bien que jeunes et vieux décrétèrent à l'unanimité que This était par trop stupide pour être employé à n'importe quelle besogne et que jamais on n'en ferait rien de bon.

Comme il ne gagnait pas le moindre argent et qu'il passait décidément pour un imbécile, la femme de Jean le bûcheron ne s'occupait plus de lui. Ses propres enfants ayant à peine de quoi manger à leur faim, il ne restait souvent rien pour This, à qui elle se contentait de dire :

— Tu trouveras bien quelque chose, tu es assez grand pour te débrouiller.

Personne n'aurait pu dire comment This parvenait à apaiser sa faim. Quelque bonne femme, voyant ce garçon si maigre, si fluet et si triste, lui donnait soit un morceau de pain, soit une pomme de terre. Il passait devant les maisons sans oser lever les yeux. Il mangeait rarement son content, mais il redoutait moins la faim que les persécutions et les moqueries des autres enfants, qu'il fuyait avec une sauvagerie croissante.

CHAPITRE II

UN BEAU JOUR POUR THIS

C'était une délicieuse soirée d'été, les insectes et les papillons dansaient dans l'azur radieux. Sur la Pente, tous les gardeurs de vaches, garçons et filles, se rassemblaient en tumulte pour une importante délibération. Jacques, le plus grand, dirigeait la réunion. Lorsqu'ils furent rassemblés, il leur annonça qu'on allait monter à la fruitière de la Vuachère, parce que c'était le jour où le fromager distribuait les rognures de fromage. Mais il fallait avant tout décider qui resterait pour garder les vaches pendant que les autres se rendraient au festin. C'était une question délicate ; personne n'était disposé à se sacrifier pour les autres. Alors Pierre le rusé eut une inspiration :

— On pourrait administrer une volée de coups à This le nigaud et l'obliger à faire attention aux vaches.

Cette proposition fut approuvée par beaucoup de garnements et plusieurs meneurs de la bande allaient se mettre à la recherche du malheureux enfant, lorsque Marguerite intervint d'une voix forte :

— C'est une idée stupide. Quand nous rentrerons, toutes les vaches seront égarées et nous en supporterons les conséquences. Comment pouvez-vous imaginer que This, qui est incapable de garder deux vaches, saura en garder vingt ? Nous allons tirer au sort, il faut que trois d'entre nous restent pour surveiller les bêtes.

On reconnut que Marguerite avait raison, et la nouvelle proposition fut acceptée. Trois gamins furent désignés par le sort pour rester au pâturage et parmi eux se trouvait justement Pierre. Fort irrité, il tourna le dos à la troupe victorieuse, et s'assit par terre à côté des deux autres.

Toute la bande s'ébranla en criant de joie et s'engagea sur le sentier rapide qui conduisait à la fruitière.

Quand le jour des « débris » arrivait, Auguste ne manquait jamais d'en avertir les enfants du voisinage. Ce jour-là Auguste rognait les nouveaux fromages qu'il venait de presser dans les moules de bois. Une partie de la pâte molle débordait ; le fruitier coupait ce qui dépassait et obtenait ainsi un long ruban de fromage encore mou qu'il coupait en petits morceaux qu'il distribuait. C'est ce qu'on appelait les « débris ». C'était une fête qui se renouvelait tous les quinze jours et qui, chaque fois, était accueillie avec une joie extrême.

This avait assisté à tout le conciliabule. Il s'était caché derrière un gros buisson de chardons, immobile et sans proférer un son jusqu'à ce que la troupe se fût éloignée. Alors il se hasarda à donner un coup d'œil. Les trois mécontents désignés par le sort étaient assis par terre et lui tournaient le dos. Les autres grimpaient sur le sentier de l'alpage. On entendait leurs appels et leurs joyeuses youlées répétées par l'écho. Un irrésistible désir de prendre part à la fête des débris s'empara alors de This. Il sortit furtivement de son buisson, se faufila avec la légèreté d'une belette derrière le dos des trois mécontents et gravit le sentier. Tout en haut, sur un petit plateau d'un vert éclatant, se trouvait le chalet du fruitier, à quelques pas du limpide torrent de la Vuachère. Auguste était debout sur le seuil du chalet et souriait avec bienveillance aux enfants, chacun courant pour arriver le premier. Finalement tous se poussaient à qui mieux mieux.

— Doucement, doucement ! ordonna Auguste en riant. Si vous vous bousculez jusque dans le chalet, je n'aurai plus de place pour rogner les fromages et ce sera tant pis pour vous.

Il saisit alors son grand couteau, s'avança vers l'énorme fromage rond qu'il avait déposé sur une table et commença l'opération qui se fit rapidement. Il revint vers la porte avec une longue et épaisse bande d'un beau blanc. Il la divisa en petites portions, et lança les morceaux à droite et à gauche et par-dessus la tête des grands, afin que les petits ne fussent pas lésés. Il était toujours juste dans ses distributions.

This s'était mis derrière les autres. Chaque fois qu'il essayait d'approcher, il recevait des coups. Auguste ne pouvait l'apercevoir, parce que le pauvre enfant se

trouvait toujours masqué par un plus gros ou un plus grand. Finalement-il reçut une poussée si forte qu'il faillit tomber à la renverse.

La distribution touchait à sa fin. This, voyant qu'il n'arriverait pas à obtenir le moindre débris, descendit à quelques pas du chalet, du côté de la plantation de sapins où il s'accroupit au milieu des jeunes arbres. À l'extrême rameau de l'un d'eux, un oiseau lançait dans l'air ses notes joyeuses, comme s'il n'y avait rien de plus beau au monde que le ciel bleu et les rayons du soleil. This, ému, en oublia le chagrin qu'il venait d'éprouver. De temps à autre, il regardait du côté du chalet où les cris de joie retentissaient de plus belle chaque fois que l'un des enfants réussissait à attraper au vol un morceau destiné à un autre. Il les voyait mordre avec délices dans cette belle pâte blanche.

Le pauvre This poussa un soupir et murmura tout bas :

— Oh ! si seulement je pouvais en avoir un tout petit morceau !

Il n'avait encore jamais goûté à ces débris que tous les autres trouvaient succulents. C'était même la première fois qu'il s'était hasardé à suivre la petite troupe. Mais à quoi cela lui avait-il servi ? Il conclut tristement qu'il serait toujours malheureux, et cette pensée l'accabla tellement qu'il cessa d'écouter l'oiseau qui chantait toujours et se tapit plus profondément sous les branches des jeunes sapins.

Le festin s'acheva. La bande détala dans un vacarme assourdissant ; les garçons sautaient par-dessus les uns les autres, et roulaient le long de la pente escarpée. En passant devant les sapins, Louis le bruyant découvrit This dans sa cachette et lui cria à travers les branchages :

— Allons, taupe que tu es, sors d'ici et mets-toi de la partie.

This comprit ce que signifiait pour lui « se mettre de la partie ».

Il devait servir de souffre-douleur aux autres qui joueraient à saute-mouton sur son dos et le jetteraient la plupart du temps par terre. Il aurait préféré rester dans sa cachette, mais il savait ce qui l'attendait s'il n'obéissait pas. Il s'avança donc, soumis.

— Combien as-tu eu de débris ? lui demanda Louis.

— Point, répondit This.

— Oh ! regardez celui-là, s'écria Louis au milieu de la troupe. Il vient pour avoir des débris et il repart sans en avoir attrapé un seul.

— Imbécile de This ! This le nigaud ! entendit-on de tous les côtés à la fois, pendant que les plus grands des garçons sautaient par-dessus sa tête.

Le pauvre This avait bien de la peine à se remettre en équilibre chaque fois qu'il était culbuté. Les enfants arrivèrent bientôt au pâturage, où ils se séparèrent pour retourner chacun vers leurs vaches. This s'enfuit aussitôt loin d'eux. Il se cacha longtemps derrière le même buisson de chardons.

Mais il était toujours dans des transes terribles tant qu'il se trouvait dans le voisinage des chalets ou des vachers. Accroupi, il tressaillait de peur au moindre bruit et se disait sans cesse :

— Que va me faire encore celui-ci ?

Tout à coup il lui revint un si délicieux souvenir de sa tranquille retraite sous les sapins et de l'oiseau qui chantait si gaîment sur sa branche, qu'il ne résista plus au désir de remonter à la fruitière. Il courut de toutes ses forces et s'assit de nouveau au milieu des petits sapins. Un grand silence régnait autour de lui ; aucun bruit ne parvenait sur ces hauteurs solitaires ; seul, l'oiseau perché sur sa branche continuait de siffler sa gaie chansonnette. Le soleil allait disparaître. Les grandes cimes neigeuses commençaient à s'illuminer et à flamboyer, et le vert gazon de l'alpe se dorait à l'ardente lueur de l'astre couchant. This regardait tout cela, muet de surprise. Une joie inconnue l'envahit. Toute crainte, toute alarme étaient dissipées. Il n'avait plus rien à redouter ; loin à la ronde on n'apercevait, ni n'entendait aucun être humain.

This demeura là longtemps. Il aurait bien désiré ne plus jamais repartir. Jamais encore de sa vie il ne s'était senti si bien.

Mais, tout à coup, un pas pesant retentit dans la direction du chalet. C'était le fruitier qui s'avancait. Il portait un petit chaudron et voulait sans doute descendre au bord du torrent pour y puiser de l'eau. This se retint même de respirer, accoutumé à être hué et rudoyé par tout le monde.

Il s'attendait à voir le fruitier le chasser de sa paisible retraite. Il s'enfonça en rampant sous les arbres, mais ce mouvement fit craquer quelques branches. Auguste dressa l'oreille, s'approcha des sapins et avança la tête pour voir qui s'y trouvait.

— Que fais-tu là, à demi enfoui sous terre ? demanda-t-il.

— Rien, répondit This d'une voix tremblante.

— Allons, sors. Tu ne dois pas avoir peur si tu n'as fait aucun mal. T'es-tu réfugié là avec tes débris pour qu'on ne vienne pas te les disputer ?

— Non, je n'en ai eu aucun, fit This en tremblant davantage.

— Vraiment ! Et pourquoi ? continua le fruitier.

Il parlait à This comme personne jusqu'à ce jour ne l'avait fait. Quelque chose d'inconnu s'éveilla dans le cœur de l'enfant : la confiance en un être humain.

— Parce qu'ils m'ont poussé de ce côté, répondit-il en se dégageant de l'épaisseur des branches.

— Bien, maintenant on peut au moins te voir ; approche donc, poursuivit le fruitier avec bienveillance. Et pourquoi ne te défends-tu pas quand ils veulent te repousser ?

— Ils sont plus forts que moi, répondit This, simplement.

Cette réponse fut un argument sans réplique. Pour la première fois, Auguste put examiner le petit garçon des pieds à la tête. This se sentait, devant le montagnard, comme une frêle plante à côté d'un grand sapin. L'homme fort et robuste considéra un moment ce petit corps chétif qui n'avait littéralement que la peau et les os. Deux grands yeux, au milieu d'une figure maigre et décolorée, levaient de temps en temps vers lui un regard encore effarouché.

— À qui es-tu ? reprit le fruitier.

— À personne.

— Bah ! tu habites bien quelque part. Voyons, où demeures-tu ?

— Chez Jean le bûcheron.

— Ah ! Ah ! c'est toi ! fit-il alors.

Sans l'avoir jamais vu, il avait souvent entendu parler de This le nigaud, qui était si stupide qu'il était même incapable de garder les vaches.

— Allons, viens vers moi, reprit-il touché de compassion. Il n'y a plus de débris, mais je te donnerai autre chose.

This ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Il suivit Auguste par obéissance, mais c'était la première fois qu'il allait au-devant d'un plaisir. Le fruitier entra dans le chalet, saisit sur une étagère un pain rond, en coupa une tranche sur toute la largeur de la miche, puis se dirigeant vers la motte de beurre qui reluisait dans un coin comme de l'or, il en détacha un bon morceau avec son couteau, l'étendit sur la tranche de pain et présenta à This cette magnifique tartine. Le garçon la regardait comme s'il ne pouvait croire qu'elle lui était destinée.

— Sors, et mange là dehors, il faut que j'aille chercher de l'eau, dit Auguste, qui observait d'un regard amusé l'expression de surprise et de bonheur sur le visage de This. Celui-ci obéit. Il s'assit par terre devant le chalet et, pendant que le fruitier descendait à la Vuachère, il entama la tartine à belles dents.

La brise du soir, exquise et fraîche, se jouait autour de lui, balançant doucement les jeunes sapins et le petit oiseau qui lançait ses notes joyeuses et claires vers le ciel tout doré du crépuscule.

Pendant ce temps, le fruitier avait fait deux ou trois voyages avec son chaudron. Les montagnes n'étaient plus colorées par le soleil couchant, mais une large pleine lune, brillante et dorée, s'élevait lentement au-dessus des pointes blanches. Le fruitier, revenant pour la dernière fois au chalet, s'arrêta devant This assis à la même place :

— Tu te plais donc bien ici ? lui dit-il avec bonté. Il me semble que ton repos est fini, il serait temps de penser au retour, qu'en dis-tu ? Regarde quelle belle lune tu auras pour éclairer ta route !



This ne songeait plus du tout au départ. Il se leva, remercia Auguste et partit. Il s'arrêta devant les sapins ; une puissance irrésistible le retenait. Il jeta un regard en arrière et, comme le fruitier était rentré et ne pouvait plus le voir, il se glissa lentement sous le sombre feuillage.

Auguste était le seul être au monde qui l'avait traité avec bonté et affection. This en avait été si profondément touché qu'il ne pouvait s'éloigner de ce lieu. Il désirait demeurer encore un peu dans le voisinage de cet homme si bienveillant. Étendu sous les branches qui le cachaient, il épiait ce qui se passait autour du chalet, espérant voir reparaître le fruitier. Quelques minutes plus tard, en effet, Auguste sortit encore une fois. Debout devant la porte ouverte, il demeura les bras croisés, contemplant au loin le monde silencieux des montagnes, dont les sommets neigeux brillaient à la douce lumière de la lune. Son visage était éclairé lui aussi et reflétait une expression de sérénité. Il resta encore un instant à respirer l'air du soir, puis il rentra dans le chalet dont il referma la porte.

This avait tout examiné avec attention. Cet homme, aimé pour son calme et sa bienveillance naturelle, devait remplir d'amour et d'admiration le cœur de This dont il était dès lors le protecteur et l'unique ami.

Quand tout fut devenu sombre et silencieux dans le chalet, This se leva et descendit le sentier rapidement. Il était tard, on ne voyait aucune lumière. Mais la porte n'était jamais fermée, il entra sans bruit dans la maisonnette et se glissa furtivement dans la couche qu'il partageait avec François.

Il se remémora cette magnifique journée et revit Auguste qui admirait les sommets des montagnes éclairées par la lune. Puis, pour la première fois de sa vie, il s'assoupit, le cœur débordant de joie.

CHAPITRE III

LE BON SAMARITAIN

Le lendemain était un dimanche. Les gens de la Pente appartenaient à une paroisse éloignée, mais malgré la distance ils descendirent régulièrement à l'église.

Les enfants allaient aussi chaque dimanche au catéchisme.

Comme à l'ordinaire, l'équipe de la Pente arrivait en courant. Bientôt, garçons et filles furent assis sur les bancs, pêle-mêle, avec les autres groupes des environs. Quand ils furent un peu calmés, le curé commença. Il leur rappela que le dimanche précédent il leur avait parlé de la vie future et, comme son regard s'arrêtait sur This, il continua en s'adressant à lui :

— Je vais de nouveau essayer de te poser une question ; il me semble que tu pourras y répondre sans hésiter, bien que tu ne sois pas capable de comprendre tout ce qu'on t'explique. Peux-tu me dire quel est le lieu où le plus pauvre et le plus misérable d'entre nous trouvera le bonheur et ne souffrira plus d'aucun mal s'il a mené une vie pieuse ?

— À la fruitière de la Vuachère, répondit This sans hésitation.

Un ricanement parcourut les rangs et This, très intimidé, tourna la tête. Il n'aperçut que les visages moqueurs de tous les enfants qui s'étouffaient de rires contenus. Il se pencha alors en avant comme s'il avait voulu rentrer sous terre. Il n'avait pas entendu un mot des explications du curé le dimanche précédent, parce qu'il était sans cesse en butte aux taquinerie de ses camarades. Or, il avait répondu logiquement selon sa propre expérience.

Le curé le regarda fixement. Constatant qu'il n'avait aucune envie de rire, mais qu'au contraire il était gêné et effaré, il secoua gravement la tête et murmura :

— On ne pourra jamais rien faire de cet enfant.

Le catéchisme terminé, la troupe des enfants se précipita dehors. Ils entourèrent This, éclatèrent en rires bruyants et en cris :

— This, est-ce aux débris que tu pensais à l'église, toi qui n'as même pas réussi à en avoir un ?

Le malheureux enfant s'enfuit comme un lièvre et grimpa tout haletant sur la montagne pour échapper à leurs huées. Il savait que les autres préféreraient rester au village en ce bel après-midi de dimanche.

This grimpait toujours. Il avait maintenant une consolation pour tous ses chagrins. Il n'avait qu'à monter à la fruitière de la Vuachère et à regarder la bienveillante figure du fromager Auguste. Il se blottit de nouveau dans sa cachette, tranquille, à l'abri de toute persécution. L'oiseau sifflait au-dessus de sa tête. Les montagnes neigeuses scintillaient au soleil et, le long des pentes verdoyantes, bondissait ici et là un limpide ruisseau qui descendait dans la vallée.

This éprouvait un tel sentiment de bien-être qu'il oublia vite toutes les méchancetés de ses camarades, et il n'eut qu'un désir, celui de ne jamais quitter ces lieux. Il apercevait de temps en temps Auguste dont il épiait les allées et venues. Il se faisait alors le plus petit possible, ne voulant pas se faire découvrir et laisser croire qu'il était venu dans l'intention d'obtenir une nouvelle tartine.

Il était attiré vers le chalet uniquement parce que le fruitier était la seule personne qui l'avait traité avec bienveillance. Il resta là longtemps et gagna son lit aussi tard que le soir précédent. Il était très affamé, car il n'avait rien mangé depuis le matin, mais cela lui était indifférent ; il était si content !

Ainsi s'écoula toute une semaine. This saisissait le premier instant où personne ne pouvait le voir ni le poursuivre pour grimper sur l'alpe et se blottir sous les sapins.

De ce poste, il suivait attentivement les diverses opérations du fruitier et, le soir venu, il quittait sa paisible retraite.

Il faisait cet été-là une chaleur exceptionnelle. Le soleil éclatant parcourait jour après jour un ciel sans nuages. Le fourrage était particulièrement abondant et

Auguste fabriquait de magnifiques fromages avec le beau lait crémeux des vaches de l'alpage.

Il était très heureux et on l'entendait dès l'aurore siffler gaîment dans son chalet. Le samedi, il se leva encore plus tôt que d'habitude. C'était en effet le jour où il descendait au bord du lac les fromages qui étaient à point. Quand il en eut chargé et ficelé quelques-uns, il se mit en marche dans la direction de la vallée, son bâton de montagnard à la main, et portant allègrement sa charge sur le dos. C'était vraiment le jour le plus chaud de la saison. Plus il descendait, plus la chaleur l'accablait. Il se répéta à lui-même à plusieurs reprises :

— Ah ! qu'il fera bon remonter au chalet cet après-midi et se retremper dans un air plus frais. On est ici comme dans un four.

Il atteignit le bas de la montagne au moment où abordait le bateau qui devait emporter ses fromages. Il les chargea rapidement et s'arrêta un moment, indécis, se demandant s'il remonterait tout de suite à l'alpage ou s'il prendrait un repas en bas. Mais comme il ne se sentait pas d'appétit, que sa tête était lourde et brûlante, il n'hésita plus et décida de regagner la hauteur au plus vite. À ce moment, quelqu'un le tira par le bras. C'était un des hommes de l'équipage qui l'avait aidé à charger sa marchandise.

— Viens, Auguste, il fait chaud, allons boire un verre de vin à l'ombre.

Et il entraîna le fruitier sous un grand arbre devant l'auberge. Auguste avait chaud et soif ; il ne résista pas au désir de s'asseoir un moment à la fraîcheur. Il but son verre d'un trait, mais bientôt il se leva en disant qu'il éprouvait un véritable malaise dans cet air étouffé de la plaine, que, du reste, il était accoutumé au lait et à l'eau et ne buvait que très rarement du vin. Puis, prenant congé de son camarade, il prit à grands pas le chemin de l'alpe.

Pour la première fois, la montée lui parut très pénible. Le soleil de midi dardait ses rayons brûlants sur sa tête et il ne soulevait qu'avec peine ses pieds alourdis. Il réagit de toutes ses forces contre la fatigue et allongea encore le pas. La perspective qu'il n'avait plus qu'une heure, qu'une demi-heure, qu'un quart d'heure de rude grimpée l'encourageait. Il serait bientôt en haut et pourrait s'étendre sur le foin fraîchement récolté.

Il était parvenu au dernier escarpement. Il avait la tête en feu. Soudain, un nuage passa devant ses yeux, il chancela et tomba lourdement sans connaissance...

Le soir, lorsque le vacher entra dans la fruitière avec son lait, Auguste n'était pas rentré. Il déposa son gros baquet de lait dans un coin et partit, pensant qu'il avait été retenu chez sa mère.

Il y avait cependant là-haut quelqu'un qui épiait depuis longtemps le retour d'Auguste. C'était notre This, caché sous les sapins. Il était depuis plus de deux heures à sa place accoutumée et il s'étonnait fort que le fruitier eût autant de retard. Il savait, par le plus menu détail, dans quel ordre se succédaient ses occupations ; il avait remarqué qu'Auguste versait toujours tout de suite dans différents récipients le lait qu'on lui apportait.

Une partie de celui réservé à faire le beurre remplissait les grands baquets ronds où on le laissait reposer pour permettre à la crème épaisse de se former à la surface ; le reste était vidé dans la grande chaudière à fromage.

Comme le fruitier ne reparaisait toujours pas, l'enfant eut le sentiment qu'il s'était passé quelque chose d'anormal.

Il sortit de sa retraite et se dirigea vers le chalet. Tout était vide et silencieux. Aucune flamme ne pétillait sous la chaudière, on n'entendait pas un son. This, rempli d'inquiétude, fit le tour du chalet, descendit d'un côté, remonta de l'autre, redescendit dans une troisième direction. Tout à coup, plus bas sur la pente, il aperçut Auguste étendu sur le sol. This courut à lui. Son ami et protecteur gisait là, les yeux fermés, gémissant, dévoré par la soif. Il avait la tête brûlante et ses lèvres étaient desséchées.

This, pâle d'effroi, regardait son bienfaiteur. Puis, soudain, il partit en courant vers le bas de la montagne.

Auguste gisait là depuis des heures sans connaissance ; la fièvre le dévorait. Il lui semblait de temps en temps qu'il arrivait au bord d'un lac ; il voulait se baisser pour boire ; cet effort le réveillait un instant et il constatait qu'il était étendu à la même place sans pouvoir remuer et il demandait vainement un peu d'eau. Presque immédiatement il s'évanouissait de nouveau. Il rêvait alors qu'il était couché au milieu d'un beau champ de fraises. Il étendait la main, mais il ne

parvenait pas à en cueillir une seule. Subitement, il en sentit une dans sa bouche ; un ange agenouillé à ses côtés lui donnait une fraise, puis deux, puis trois.

Oh ! Quelle bienfaisante fraîcheur dans sa bouche desséchée. Auguste tendait les lèvres, avalant les fraises qui étaient pour lui un indicible soulagement. Il s'éveilla. Était-ce donc vrai ? Il n'avait pas rêvé, l'ange se tenait agenouillé près de lui et lui mettait dans la bouche une grosse fraise juteuse.

Soudain, une douleur aiguë lui contracta la face, il porta la main à son front. De l'eau,... de l'eau,... et il tomba de nouveau sans connaissance. Longtemps après il revint à lui et sentit couler sur son front de l'eau fraîche et vivifiante, puis avec délices il aspira celle que l'on faisait couler entre ses lèvres. Au-dessus de sa tête les étoiles scintillaient. L'eau froide lui fit éprouver un tel soulagement qu'il s'endormit paisiblement.

CHAPITRE IV

UNE NOUVELLE FAMILLE

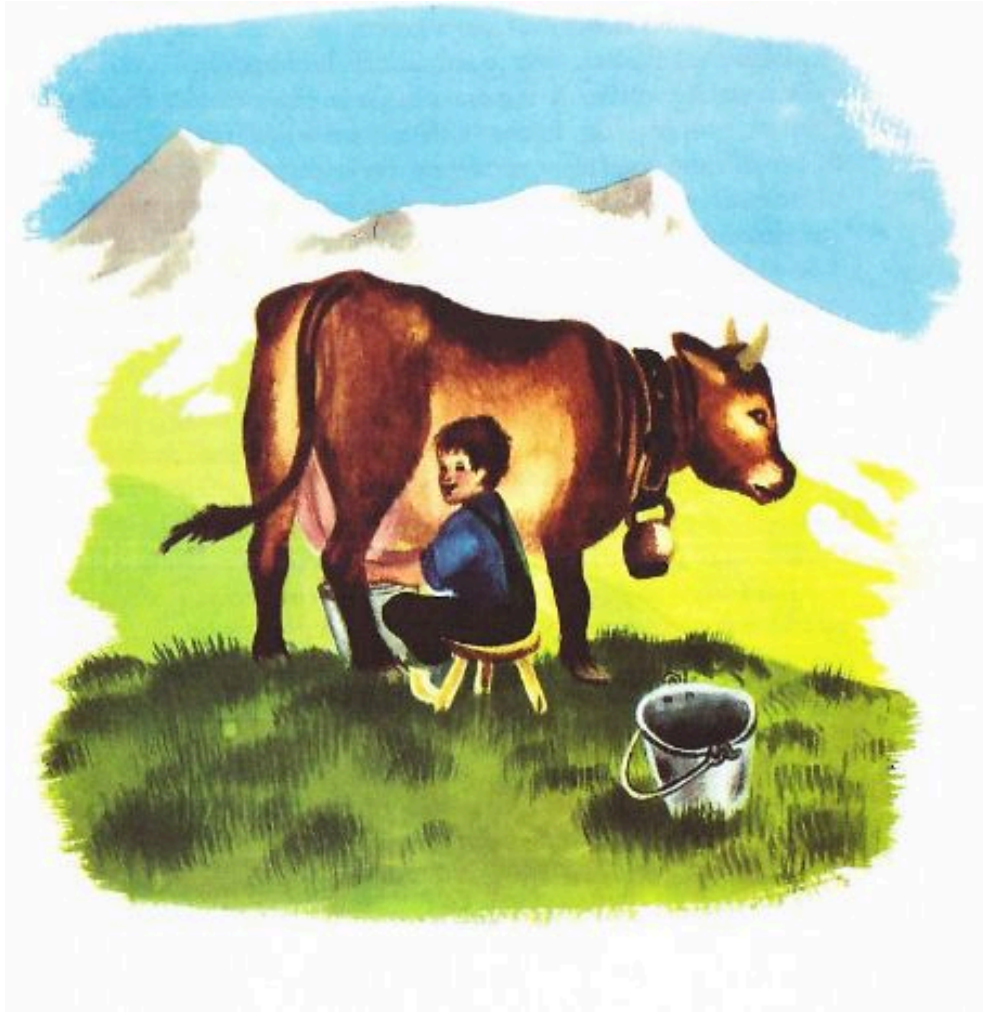
Le soleil se levait rayonnant derrière les hautes arêtes des montagnes lorsque Auguste ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec stupeur. Il était transi et frissonnait.

Il tenta de se lever, mais il avait la tête lourde et embarrassée. Il mit la main sur son front où il lui semblait sentir quelque chose de pesant. Il ne se trompait pas. Le gros essuie-main du chalet, replié six fois, formait sur sa tête une compresse lourde et humide. Il l'enleva et la fraîche brise du matin en passant sur son front lui procura une telle sensation de bien-être et de soulagement qu'il put s'asseoir et regarder autour de lui. Alors ses yeux rencontrèrent d'autres grands yeux dont le regard sérieux et inquiet était fixé sur lui.

— Tu es là, This ? fit-il surpris. Comment se fait-il que tu sois monté si tôt ? Eh bien, puisque tu es là, approche-toi un peu que je puisse m'appuyer sur ton épaule. La tête me tourne et je ne peux pas remonter seul.

This se leva d'un bond et s'avança très près du fruitier. Il se campa très fortement sur ses pieds pour permettre à Auguste de se cramponner à lui et de se lever. Pendant qu'il s'acheminait à pas lents vers le chalet en s'appuyant sur l'épaule du petit garçon, le fruitier retrouvait peu à peu le souvenir de ce qui s'était passé, mais plusieurs circonstances de sa nuit à la belle étoile lui étaient encore inexplicables. Peut-être This pourrait-il le mettre sur la voie. Parvenu au chalet, le fruitier s'assit sur un trépied et dit :

— This, va chercher un siège et viens t'asseoir près de moi. Mais commence par prendre ce pot, nous boirons en compagnie. Je ne peux pas encore allumer le feu. Il y a une écuelle à côté du pot, regarde bien – mais où est-elle ? Je la pose régulièrement sur cette table, je ne comprends vraiment plus rien depuis hier.



This était très rouge ; il savait très bien que c'était lui qui avait enlevé l'écuelle.

— Elle est là-bas, par terre, dit-il timidement.

Et il se hâta d'aller la ramasser et de la rapporter au fruitier. Celui-ci, tout, interdit, hocha la tête. Il ne lui était jamais arrivé de poser son écuelle par terre près de la porte. Il but son lait, silencieux et absorbé dans ses réflexions, puis, remplissant une seconde fois l'écuelle il la tendit à This en disant :

— Tiens, This, c'est ton tour. Tu m'as rendu service en montant de si grand matin. Pensais-tu que c'était peut-être aujourd'hui le jour des débris et que, de cette manière, tu serais le premier ?

— Non, je vous assure, répliqua This.

— Maintenant, dis-moi une chose, This, continua le fruitier dont le regard inquiet allait sans cesse du linge mouillé au petit chaudron qui était posé sur le seuil. Dis-moi, quand tu es monté ce matin, avais-je déjà ce linge sur le front ?

This rougit encore plus fort ; il craignait que le fruitier ne soit fâché contre lui. Mais Auguste le regardait au fond des yeux, il fallait donc tout dire.

— C'est moi qui vous l'ai mis, balbutia-t-il.

— Et pourquoi, This ? demanda le fruitier surpris.

— Parce que vous aviez si chaud, répliqua l'enfant.

L'étonnement du fruitier allait toujours croissant.

— Mais, continua-t-il, je me suis levé à l'aurore. Quand es-tu monté ?

— Hier à cinq heures, ou plutôt à quatre heures, répondit-il.

— Mais comment, tu as passé toute la nuit ici ? Que faisais-tu ?

Alors Auguste s'aperçut que This avait l'air très effrayé. Il posa sa main d'un geste paternel sur l'épaule du petit garçon et lui dit d'un ton rassurant :

— Tu ne dois pas avoir peur de moi, This ; tiens, bois encore du lait ; tu m'expliqueras ensuite tout ce qui s'est passé depuis hier, au moment où tu es monté.

This, ainsi rassuré, reprit courage, il vida l'écuelle en quelques gorgées ; le lait lui parut délicieux, et il commença son récit :

— Je désirais seulement monter un peu vers vous, mais comme tous les autres jours, et non pas pour les débris. Le vacher avait depuis longtemps apporté le lait et vous ne veniez toujours pas ; je vous ai cherché et je vous ai trouvé étendu par terre. Vous étiez rouge, vous aviez chaud et soif. Alors je suis vite allé chercher quelques fraises, je vous les ai apportées et vous les avez mangées avec plaisir. Ensuite, vous avez demandé de l'eau en montrant votre tête. Je suis venu prendre l'écuelle et le petit chaudron ; j'ai pris de l'eau à la Vuachère, et je vous en ai versé sur le front, ensuite vous en avez bu un peu. Puis, comme vous aviez toujours plus chaud, j'ai pensé qu'un linge épais resterait plus longtemps mouillé. Je suis venu chercher l'essuie-main, je l'ai trempé et je l'ai plié sur votre front. Chaque fois qu'il était sec, je le trempais à nouveau dans le chaudron et je le

reposais sur votre tête. Heureusement que vous vous êtes réveillé ce matin, parce que je craignais beaucoup que vous tombiez malade.

Le fruitier avait écouté toutes ces explications avec la plus grande attention. Il se rappelait maintenant comment, moitié éveillé, moitié dans le délire, il avait mangé des fraises, bu de l'eau et rêvé d'un ange. Il regardait This sans mot dire, comme s'il n'avait jamais vu un garçon pareil. Comment ? pensait-il, cet enfant dont jeunes et vieux ne parlent jamais qu'en l'appelant This le nigaud, cet enfant lui avait vraisemblablement sauvé la vie ? Car le fruitier se rendait bien compte de la fièvre intense qui l'avait dévoré. Et ce This, auquel personne ne disait jamais une parole d'affection avait eu le dévouement de veiller une nuit entière sur lui pour le soigner ! En songeant à toutes ces choses, le grand, le robuste Auguste sentit les larmes lui venir aux yeux. Il saisit la main de l'enfant et lui dit :

— Nous resterons toujours bons amis, This ; je te dois beaucoup et jamais je ne l'oublierai. Rends-moi un service ; je suis encore trop faible et je désire m'étendre encore. Descends chez ma mère et dis-lui qu'elle monte vers moi. Mais je tiens à ce que tu reviennes ici avec elle.

Jamais This ne s'était senti si heureux. Il descendit la montagne en bondissant. Il faisait des sauts de joie et arriva près de la Pente sans s'en apercevoir.

Au moment où il descendait en courant vers la jolie petite maison aux vitres étincelantes, arrivait, de l'autre côté, en habits du dimanche et son livre de messe à la main, la mère du fruitier qui revenait de l'église. This courut au-devant d'elle, mais ne put rien articuler tant la descente l'avait mis hors d'haleine.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-elle ; il me semble que je t'ai déjà vu de l'autre côté de la Vuachère ; tu es sans doute un des enfants du bûcheron.

— Non, je suis simplement This, répondit le garçon avec humilité.

Alors la femme se souvint que le bûcheron avait chez lui un enfant un peu simple auquel il était impossible de confier quoi que ce soit.

— Et que viens-tu faire chez moi ? poursuivit-elle.

This ayant repris haleine, transmet exactement le message du fruitier. La mère fut très inquiète. Auguste n'avait jamais été malade ; il fallait croire qu'il y avait quelque chose de grave pour qu'il l'envoie chercher au lieu de descendre lui-même. Elle entra chez elle, fit précipitamment un paquet des choses qu'elle estimait indispensables et ressortit, un gros panier au bras.

— Viens, This, fit-elle, nous monterons immédiatement.

Ils se mirent à grimper. Plus la mère se rapprochait, plus son anxiété augmentait. Elle pénétra dans le chalet. Il n'y avait personne. Elle regarda de tous côtés et leva les yeux vers le fenil. Son fils était là, enfoui dans le foin. Elle ne le distinguait pas très bien.

Le cœur lui battait fort tandis qu'elle montait l'échelle. Comme elle se penchait avec inquiétude sur Auguste, il ouvrit tout grands ses yeux bleus, lui tendit la main et lui dit :

— Bonjour, mère, je suis content que tu sois là. J'ai dormi comme un ours depuis que This est parti te chercher.

— Mais qu'est-il arrivé ? s'inquiétait la mère ; explique-moi tout.

— Je vais tout te dire, mère, répondit Auguste en s'appuyant contre un tas de foin. Regarde d'abord ce petit garçon chétif, qui n'a que des guenilles sur le corps, auquel personne n'accorde une bonne parole ou un encouragement, que tous appellent This le nigaud, eh bien, c'est lui qui m'a sauvé la vie.

Auguste fit le récit de tout ce qui s'était passé la veille. Il dit avec émotion comment, toute la nuit, This ne l'avait pas quitté ; comment, sans se lasser, il avait étanché sa soif dévorante, calmé la fièvre qui le consumait, éteint le feu qui brûlait dans sa tête, lui prodiguant les soins les plus intelligents et faisant pour lui ce que personne peut-être n'aurait fait.

La mère essuya à plusieurs reprises les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle se représentait son fils unique, gisant en détresse, abandonné sur l'alpe. Elle eut une telle joie qu'elle cria tout haut :

— Dieu soit loué !

Puis, saisie d'une grande tendresse pour le pauvre This, elle ajouta :

— Auguste, ce garçon ne retournera pas chez Jean le bûcheron. Il y souffre certainement de la faim. Dès aujourd'hui, je l'emmène et demain je lui ferai un petit costume de façon qu'il soit présentable. Il ne sera pas à plaindre chez nous, nous n'oublierons pas ce qu'il a fait pour toi.

— C'est précisément ce que j'allais te proposer, mère, répondit Auguste tout ému.

— Maintenant, mon fils, poursuivit la mère, si tu veux reprendre des forces, il faut manger.

Une fois bien restaurés, ils se mirent en route. Arrivés au domicile de la mère, Auguste fit asseoir This en face de lui, et lui demanda :

— Veux-tu devenir fruitier ? Alors tu resteras avec moi, tu porteras le lait, tu apprendras à faire le beurre et le fromage.

— Mais je ne pourrai pas apprendre quoi que ce soit, tout le monde me l'a si souvent répété.

— Ne t'occupe pas de ces histoires, répliqua Auguste, tu travailleras avec moi à la fruitière de la Vuachère.

Une expression de joie si profonde se peignit sur le visage de l'enfant que le fruitier en fut tout bouleversé.

La mère du brave Auguste alla avertir la famille de Jean le bûcheron qu'elle adoptait This.

À partir de ce jour, dès que This se montrait quelque part, tous les enfants lui couraient après, car chacun désirait l'avoir comme ami. N'ayant plus rien à redouter, This apparut aux gens tel qu'il était, c'est-à-dire un garçon plein d'adresse et d'intelligence, et, chose plus merveilleuse encore, ne gardant rancune à personne de tous les maux dont il avait souffert.

Il travaille très bien à la fruitière de la Vuachère. Auguste lui a aussi appris à jouer du cor de l'alpe et ils vivent en parfaite harmonie sur le pâturage.

FIN

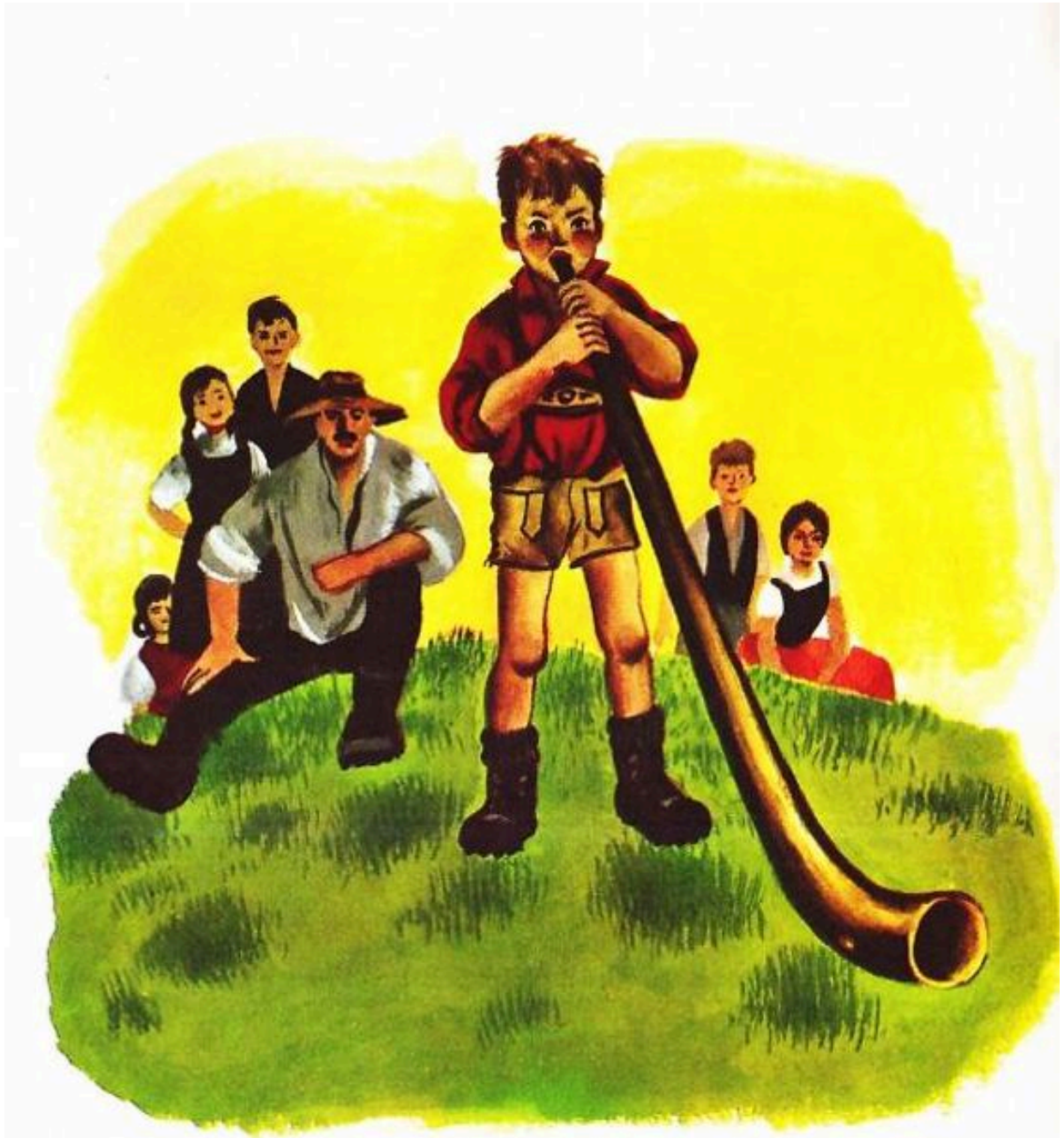


Table des matières

KORNELLI

CHAPITRE PREMIER
À ILLERBACH
CHAPITRE II
LA FAMILLE RANDIN
CHAPITRE III
MARTHE RACONTE UNE HISTOIRE À KORNELLI
CHAPITRE IV
UNE ARRIVÉE DÉSAGRÉABLE À ILLERBACH
CHAPITRE V
LA VIE DEVIENT DIFFICILE POUR KORNELLI
CHAPITRE VI
UN AMI
CHAPITRE VII
CAMARADERIE
CHAPITRE VIII
NOUVEAUX MALHEURS
CHAPITRE IX
MÉTAMORPHOSE
CHAPITRE X
DE LA JOIE POUR TOUS

CHEZ JOSEPH LE VANNIER

CHAPITRE PREMIER
À ALTKIRCH
CHAPITRE II
DE NOUVELLES CONNAISSANCES
CHAPITRE III
LA DISPARITION DE FRISON
CHAPITRE IV
UNE ÉTRANGE TROUVAILLE
CHAPITRE V
LA VEILLÉE DE NOËL

LA MÉTAMORPHOSE DE THIS

CHAPITRE PREMIER

AU CHALET DE JEAN LE BÛCHERON
CHAPITRE II
UN BEAU JOUR POUR THIS
CHAPITRE III
LE BON SAMARITAIN
CHAPITRE IV
UNE NOUVELLE FAMILLE